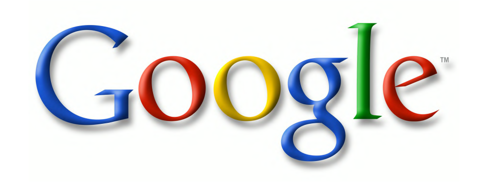


QUATRE CHAPITRES

INÉDITS

SUR LA RUSSIE

PAR

LE COMTE JOSEPH DE MAISTRE

PUBLIÉS PAR SON FILS

LE COMTE RODOLPHE DE MAISTRE

PARIS
A LA LIBRAIRIE D'AUG. VATON, ÉDITEUR
RUE DU BAC, N° 50

1859

QUATRE CHAPITRES

INÉDITS

SUR LA RUSSIE

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature seront réputés contrefaits.

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

QUATRE CHAPITRES

INÉDITS

SUR LA RUSSIE

PAR

LE COMTE JOSEPH DE MAISTRE

PUBLIÉS PAR SON FILS

LE COMTE RODOLPHE DE MAISTRE

Quel ch'io vi debbo posso di parole
Pagare in parte e d'opera d'inchiostro;
Nè che poco io vi dia da imputar sono;
Che quanto io posso dar tutto vi dono. (ARIOSTO, I, 3)

Ce que je vous dois, je puis le payer en partie par mes paroles et par l'ouvrage de ma plume : et l'on ne peut me reprocher de vous donner peu, puisque je vous donne ce que je puis donner. (ARIOSTO, I, 3.)

PARIS
LIBRAIRIE D'AUG. VATON, ÉDITEUR
RUE DU BAC, N° 50

1859

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR

Dès les premières années de son séjour en Russie, le comte de Maistre rencontrait souvent, chez un ami commun, le comte R....., personnage d'un esprit distingué, d'une érudition remarquable, et qui occupait alors une haute position à Saint-Pétersbourg. La conformité des goûts et des sentiments, l'amour du bien et du vrai, et surtout une communauté d'affection pour la Russie et son auguste souverain établirent bientôt entre eux des relations amicales; les conver-

sations devinrent des conférences suivies, dans lesquelles le comte de Maistre exposait librement ses idées sur des mesures administratives d'une importance majeure pour la prospérité future de l'empire. A la suite de ces entretiens réitérés, le comte R..... engagea le comte de Maistre à rédiger par écrit les opinions qu'il avait émises de vive voix, en les classant séparément, suivant les questions spéciales débattues entre eux. Telle fut l'occasion de cet opuscule. Peut-être le personnage qui avait demandé ce travail avait-il l'intention de le mettre sous les yeux de Sa Majesté Impériale. — Mais une chose certaine, c'est qu'en écrivant les quatre chapitres sur la Russie, le comte de Maistre n'était point dans l'intention de livrer à la publicité ces pages entièrement confidentielles. — Après un laps de temps d'un demi-siècle, après la mort de l'auteur et de son ami, la publication de cet écrit ne peut être taxée d'indiscrétion ni offrir d'inconvénients; d'autant

plus que les questions traitées par le comte de Maistre ne regardent pas toutes exclusivement la Russie et les premières années du dix-neuvième siècle ; il en est plusieurs qui peuvent encore aujourd'hui mériter l'attention des hommes d'État de tous les pays. — La guerre contre la souveraineté et contre la société elle-même dure toujours ou violente ou sournoise; elle n'est pas resserrée dans les limites de telle ou telle contrée ; le champ de bataille s'étend du couchant à l'aurore ; les armes, les embûches, les adversaires, les dangers sont les mêmes partout. Pourquoi ne lirait-on pas avec intérêt le rapport d'un combattant, placé il est vrai à une extrémité de la ligne, mais assez bien informé pourtant des opérations de l'ennemi, de ses forces et de ses projets?

L'Éditeur.

CHAPITRE PREMIER

DE LA LIBERTÉ

CHAPITRE PREMIER

DE LA LIBERTÉ

Il n'y a rien de si essentiel dans toutes les questions importantes que de chercher et de découvrir certaines idées capitales qui frappent, au premier coup d'œil, et qui semblent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, lancer de toutes parts la vérité, comme les corps lumineux lancent les rayons de la lumière.

Au nombre de ces idées fécondes, je place la considération suivante :

« Comment est-il arrivé, qu'AVANT LE CHRIS-
« TIANISME, l'esclavage ait toujours été consi-

« déré comme une pièce nécessaire du gou-
« vernement et de l'état politique des nations,
« dans les républiques comme dans les mo-
« narchies, sans que jamais il soit venu dans
« la tête d'aucun philosophe de blâmer l'es-
« clavage, ni dans celle d'aucun législateur,
« de l'attaquer par des lois fondamentales ou
« de circonstances? »

La réponse à cette importante question ne se fait pas longtemps attendre à l'esprit droit qui la recherche.

« C'est que l'homme, en général, s'IL EST « RÉDUIT A LUI-MÊME, est trop méchant pour « être libre. »

Que chacun examine bien la nature humaine dans son propre cœur, et il sentira que si la liberté civile appartient à tout le monde,

il n'y aura plus moyen de gouverner les hommes en corps de nation.

Voilà pourquoi l'état naturel de la plus grande partie des hommes a toujours été l'esclavage, jusqu'à l'établissement du christianisme, et comme le bon sens universel sentait la nécessité de cet ordre de choses, jamais il n'a été combattu par les lois ni par le raisonnement.

L'un des plus profonds philosophes de l'antiquité, Aristote, est même allé jusqu'à dire « qu'il y avait des hommes qui nais« saient esclaves. » On est extrêmement tenté de le croire, lorsqu'on considère certaines races d'hommes ; mais laissons de côté une question de métaphysique qui sortirait du sujet, et tenons-nous-en simplement au fait, qui est incontestable.

Un grand poëte latin met une maxime terrible dans la bouche de César :

« Le genre humain est né pour quelques « hommes [1]. »

Cette maxime se présente sans doute dans son sens naturel, sous une forme machiavélique et choquante ; mais, sous un autre point de vue, elle est très-juste. Partout le petit nombre mène le grand ; car, sans une aristocratie plus ou moins forte, la puissance publique ne l'est pas assez.

Le nombre des hommes libres dans l'antiquité était de beaucoup inférieur à celui des esclaves. Athènes avait quarante mille esclaves et vingt mille citoyens [2]. A Rome,

[1] Humanum paucis vivit genus. (Lucan. *Phars.*)

[2] Larcher, *Sur Hérodote*, liv. I, note 258.

qui comptait, sur la fin de la république, environ douze cent mille habitants, il y avait à peine deux mille propriétaires[1]; ce qui montre seul l'immense quantité d'esclaves. Un seul individu en avait quelquefois plusieurs milliers à son service[2]. On en vit une fois exécuter quatre cents dans une seule maison, en vertu de la loi épouvantable qui ordonnait à Rome que, lorsqu'un citoyen romain était tué chez lui, tous les esclaves qui habitaient sous le même toit étaient mis à mort[3].

Et lorsqu'il fut question de donner aux

[1] Vix esse duo millia hominum qui rem habeant. (Cicero, *De offic.*)

[2] Juvénal, *Sat.* III, 140.

[3] *Ann.* de Tacite, XIV, 43. Les discours tenus sur ce sujet dans le sénat sont extrêmement curieux.

esclaves un habit particulier, le sénat s'y refusa, « de peur qu'ils ne vinssent à se compter « et à connaître leur nombre[1]. »

D'autres nations fourniraient à peu près les mêmes exemples; mais il faut abréger. Il serait d'ailleurs superflu de prouver ce qui n'est ignoré de personne. L'univers, jusqu'à l'époque du christianisme, a toujours été couvert d'esclaves, et jamais les sages n'ont blâmé cet état. Cette proposition est inébranlable.

Mais enfin la loi divine parut sur la terre. Tout de suite elle s'empara du cœur de l'homme, et le changea d'une manière faite pour exciter l'admiration éternelle de tout

[1] V. Adam, *Roman antiquities*, in-8°, London, p. 35 et suiv.

véritable observateur. La religion commença surtout à travailler sans relâche à l'abolition de l'esclavage, chose qu'aucune autre religion, aucun législateur, aucun philosophe n'avait jamais osé entreprendre, ni même rêver. Le christianisme qui agissait divinement, agissait par la même raison lentement, car toutes les opérations légitimes, de quelque genre qu'elles soient, se font toujours d'une manière insensible. Partout où se rencontre le bruit, le fracas, l'impétuosité, les destructions, etc..., on peut être sûr que c'est le crime ou la folie qui agit : *Non in commotione Dominus*.

La religion livra donc un combat continuel à l'esclavage agissant, tantôt ici, et tantôt là, d'une manière ou d'une autre, mais sans jamais se lasser. Les législateurs, sentant que le sacerdoce les soulageait d'une partie de leurs

peines et de leurs craintes, se prêtèrent successivement à ses vues bienfaisantes.

Enfin, en l'année 1167, le pape Alexandre III déclara, au nom du concile, *que tous les chrétiens devaient être exempts de la servitude*. Voltaire, qui n'est pas suspect, n'a pu s'empêcher de s'extasier sur cette époque : « Cette loi seule, dit-il, doit rendre la mé« moire de ce pape chère à tous les peuples [1]. »

Sans doute qu'elle doit l'être ; mais quand on lit l'histoire, il faut savoir la lire. Elle prouve à l'évidence *que le genre humain, en général, n'est susceptible de liberté civile, qu'à mesure qu'il est pénétré et conduit par le christianisme*.

Partout où règne une autre religion, l'es-

[1] *Essai sur l'histoire genérale*, in-8°, t. II, ch. LXXXIII.

clavage est de droit, et partout où cette religion s'affaiblit, la nation devient en proportion précise, moins susceptible de liberté générale.

Cette vérité du premier ordre vient d'être démontrée sous nos yeux, de la manière la plus lumineuse et la plus terrible. Durant un siècle entier le christianisme a été attaqué sans relâche par une secte abominable. Les princes qu'elle avait séduits ont laissé faire, plus d'une fois même ils ont déplorablement favorisé ce coupable effort, ébranlant ainsi de leurs mains, créées pour la conservation, les colonnes de ce temple qui devait tomber sur eux. Qu'en est-il arrivé? il y a eu enfin trop de liberté dans l'univers. La volonté dépravée de l'homme n'ayant plus de frein a pu exécuter tout ce que l'orgueil et la corruption imaginaient. La race des affranchis

s'est précipitée sur le premier ordre dans le pays qui influe le plus sur tous les autres. En moins de vingt ans l'édifice européen a croulé et la souveraineté se débat sous les débris sans qu'on sache trop si elle s'en tirera.

Quatre ou cinq siècles plus tôt le pape aurait excommunié une poignée d'avocats impertinents qui seraient allés à Rome se faire absoudre ; les seigneurs, de leur côté, auraient contenu dans leurs terres quelques censitaires mutins, et tout serait demeuré dans l'ordre.

De nos jours, les deux ancres de la société, qui sont la religion et l'esclavage, ayant manqué à la fois, le vaisseau a été emporté par la tempête et s'est brisé.

Ces vérités sont d'une telle évidence qu'il est impossible de s'y refuser. Il est aisé main-

tenant d'en tirer les conséquences relatives à la Russie.

Si l'on demande pourquoi l'esclavage est encore aujourd'hui l'état commun de la masse du peuple en Russie? la réponse se présente d'elle-même.

L'esclavage est en Russie parce qu'il y est nécessaire et que l'empereur ne peut régner sans l'esclavage.

L'antipathie originelle de Constantinople contre Rome ; les crimes et le délire du Bas-Empire ; l'inconcevable frénésie qui s'empara de l'Occident vers le dixième siècle ; le mauvais choix et par conséquent les vices des papes [1] qui étaient créés à cette époque par

1. On peut observer un phénomène invariable dans l'histoire ecclésiastique : c'est que les souve-

de petits princes demi-barbares et même par des femmes viles qui s'étaient emparées du pouvoir; l'invasion des Tartares; l'invasion précédente d'une puissance d'un autre genre, qui était entrée en Russie comme un liquide entre dans un vaisseau vide; enfin le funeste mur de séparation définitivement élevé pendant le onzième et le douzième siècle : toutes ces causes, dis-je, durent nécessairement soustraire la Russie au mouvement général de civilisation et d'affranchissement qui partait de Rome.

Il n'y a pas, à ce qu'il paraît, de réplique

rains pontifes ont toujours été meilleurs à mesure qu'ils ont été plus librement choisis. Il y a si peu d'exceptions à cette règle qu'elle peut passer pour générale. Si dans ce moment le grand ouvrier parvenait à faire un pape à sa guise, nous verrions un beau chef-d'œuvre.

à cette observation, dont il importe infiniment de peser les conséquences.

Dans l'Occident, la puissance civile, en affranchissant les serfs, ne les abandonnait point à eux-mêmes ; ils demeuraient sous la main du sacerdoce, et d'ailleurs on vivait alors dans un temps de simplicité. La science n'avait point encore allumé cet orgueil incendiaire qui a déjà consumé une partie du monde, et qui achèvera, si rien ne l'arrête.

Les circonstances sont bien différentes en Russie. Chaque seigneur, ou, pour mieux dire, chaque noble, est un véritable magistrat, une espèce de gouverneur civil qui maintient la police sur ses terres, et qui est revêtu de tout le pouvoir nécessaire pour réprimer, du moins en grande partie, l'élan désordonné des volontés individuelles.

Si cette magistrature vient à être abolie,

quelle force le souverain pourra-t-il y substituer pour maintenir l'ordre? Les lois, dira-t-on; mais c'est précisément la partie la plus faible dans ce grand empire: les tribunaux ont tous plus de devoirs que de force, ils se plaignent de l'opinion, qui se plaint d'eux à son tour, et ces plaintes sont une des choses qui frappent davantage et plutôt les étrangers. Pour comble de danger, la Russie, seule parmi les nations anciennes et modernes, refuse la peine de mort à la tranquillité publique; et cette circonstance doit être prise en grande considération.

D'ailleurs il ne s'agit pas même de la Russie en particulier: aucune nation n'a pu être gouvernée seulement par les lois, cela ne s'est jamais vu et ne se verra jamais. Reste donc le grand supplément de la puissance civile: la religion. Mais c'est encore sur ce point

que la différence est immense entre les nations occidentales et celle qui forme l'objet unique de ce mémoire.

Il n'est plus nécessaire de prouver ce qui est devenu un axiome pour tous les hommes capables d'observer : *La force que la religion exerce sur l'homme est toujours en proportion directe avec la considération à ses ministres.*

Le clergé latin possédait en plus ou en moins, et suivant les forces de la nature humaine, les quatre éléments de la considération la plus étendue : la vertu, la science, la noblesse et la richesse. Il ne faut donc pas être étonné de la magistrature douce et forte qu'il exerçait autour de lui, magistrature dont on n'a pas d'idée si on ne l'a pas examinée de près. Un siècle de blasphèmes et vingt ans d'une révolution satanique n'ont pu l'éteindre entièrement. On pourrait encore

en citer des exemples presque inconcevables et qui montreraient bien clairement ce qu'il peut encore obtenir de la nature humaine.

La fidélité, envers le souverain surtout, étant l'objet de l'enseignement le plus actif et le plus pénétrant, il avait si bien mis les trônes à l'abri de toute attaque, que, pour les renverser, il a fallu étouffer cet enseignement.

Le célèbre Génevois Mallet-Dupan, dans l'histoire intéressante qu'il a écrite de la catastrophe des Suisses, a laissé échapper de sa plume franche et honnête un mot bien remarquable : « La révolution française, dit-« il, était pour les cantons protestants un « objet de curiosité, et pour les autres un « objet d'horreur. » C'est un grand mot, et que plusieurs souverains méditeront avec fruit.

Or cette puissance conservatrice et préservatrice n'existe pas en Russie. La religion y peut quelque chose sur l'esprit humain, mais rien du tout sur le cœur où naissent cependant tous les désirs et tous les crimes. Un paysan pourra peut-être s'exposer à la mort plutôt que de manger gras un jour prohibé ; mais s'il s'agit d'arrêter l'explosion d'une passion, il ne faudra pas s'y fier. Le christianisme n'est pas un mot, c'est une chose ; s'il n'a pas sa force, son influence pénétrante, son antique simplicité et ses puissants ministres, ce n'est plus *lui*, il n'est plus ce qu'il était lorsqu'il rendit l'affranchissement général possible. Que le gouvernement ne s'y fie pas : son clergé n'a pas même la parole dans l'État, il n'ose pas parler, et on ne lui parle que le moins possible : l'étranger ne dit point, *c'est un mal;* il dit seulement, *c'est un fait.*

Donc l'empereur n'a point, dans l'affranchissement des serfs, la garantie qui soutint les anciens législateurs.

On peut soutenir, en thèse générale, qu'*aucune souveraineté n'est assez forte pour gouverner plusieurs millions d'hommes, à moins qu'elle ne soit aidée par la religion, ou par l'esclavage, ou par l'une et l'autre.* Ce qui est vrai surtout lorsque la population, quoique très-grande, considérée d'une manière absolue, cesse néanmoins d'être telle relativement à l'immensité du territoire.

C'est à quoi il faut bien réfléchir avant de rien entreprendre relativement à l'affranchissement des serfs; car dès qu'une fois l'impulsion légale sera donnée, il se formera une certaine opinion, un certain esprit général qui entraînera tout; ce sera une mode,

puis une passion, puis une fureur. La loi commencera et la rébellion achèvera.

Et le danger sera porté à un point qu'il est impossible d'exprimer, par le caractère particulier de la nation la plus mobile, la plus impétueuse, la plus entreprenante de l'univers.

Celui qui écrit ceci a dit quelquefois (et il espère que ce badinage n'est pas tout à fait dépourvu de raison) « que si l'on pou« vait enfermer un désir russe sous une ci« tadelle, il la ferait sauter. » Il n'y a point d'homme qui *veuille* aussi passionnément que le Russe.

Observez-le dans ses dépenses et dans la manière avec laquelle il poursuit toutes les jouissances qui lui passent par la tête ; vous verrez comment *il veut*. Observez-le dans le commerce, même parmi les classes infé-

rieures, vous verrez comme il est intelligent et alerte sur ses intérêts ; observez-le dans l'exécution des entreprises les plus hasardeuses, sur le champ de bataille enfin, et vous verrez ce qu'il ose.

Donnons la liberté par la pensée à trente-six millions d'hommes de cette trempe (plus ou moins), jamais on ne l'aura assez répété, dans l'instant même on verrait s'allumer un incendie général qui consumerait la Russie.

Il est vrai que cet affranchissement, dans aucune supposition, n'aura lieu subitement ; mais toujours il ira bien plus vite qu'on ne croit, et d'ailleurs, il ne faut pas qu'il soit accompli pour être dangereux, il le sera infiniment longtemps avant qu'il n'y ait plus de serfs. Toute entreprise légale, pour l'affranchissement des serfs, pour peu qu'elle soit trop générale et trop hâtée, tournera directement

contre les vues bienfaisantes du souverain qui serait obligé, pour maintenir l'ordre chez lui, de rendre à ses délégués, et surtout aux gouverneurs de provinces, plus de force et d'autorité qu'il n'en aurait ôté aux seigneurs; de manière que le peuple serait foulé au nom du souverain, au lieu d'être gouverné, en partie, par une puissance qui a des abus, sans doute, comme toutes les choses humaines, mais qui est toujours plus ou moins tempérée par les sentiments naturels et par l'intérêt personnel. Le cheval est toujours monté avec plus de mesure par son maître que par le voyageur qui s'en sert une heure ou deux pour ses affaires.

On ne saurait trop insister sur une maxime aussi certaine qu'une proposition de mathématiques : *Jamais un grand peuple ne peut être gouverné par le gouvernement*. J'entends par le gouvernement *seul*. Celui-ci a toujours

besoin de quelque supplément qui le décharge d'une grande partie de la besogne.

Comment la Turquie est-elle gouvernée? Par l'Alcoran. C'est lui qui, dans ce moment, inspire encore, après onze siècles, de si grands efforts à une nation décrépite; et sans lui le trône ottoman disparaîtrait en un clin d'œil.

Comment la Chine est-elle gouvernée? Par les maximes, par les lois, par la religion de Confucius, dont l'esprit est le véritable souverain qui gouverne depuis deux mille cinq cents ans, qui a fait de ce peuple une espèce de machine dans la main de l'empereur, et dont la force est telle que, de nos jours encore, nous avons vu une famille entière condamnée à mort, parce que son chef avait écrit le nom du souverain en lettres minuscules[1].

[1] Le décret se lit dans les *Mémoires des missionnaires de Pékin*.

La Russie ne possède aucun de ces puissants suppléments; et par conséquent, elle doit bien se garder de mettre en jeu trop de volontés. Il faut, d'ailleurs, que ses législateurs ne perdent jamais de vue une considération de la plus haute importance : c'est que la civilisation russe a coïncidé avec l'époque de la plus grande corruption de l'esprit humain; et qu'une foule de circonstances qu'il serait inutile de développer ici, ont mis en contact, et pour ainsi dire amalgamé la nation russe avec celle qui a été tout à la fois le plus terrible instrument et la plus déplorable victime de cette corruption.

Jamais cela ne s'est vu. Toujours les prêtres et les oracles ont présidé à l'enfance des nations; ici, c'est tout le contraire. C'est dans les boues de la régence que les germes de la civilisation russe se sont échauffés et déve-

loppés. L'épouvantable littérature du dix-huitième siècle est arrivée en Russie subitement et sans préparation; et les premières leçons de français que ce peuple entendit, furent des blasphèmes.

Celui-là serait bien coupable qui, ayant à traiter ce sujet, cacherait ce très-grand danger au gouvernement. C'est un désavantage fatal que la Russie a sur toutes les nations, et qui doit engager ses maîtres à prendre des précautions particulières, lorsqu'il s'agira de rendre ou de donner à la liberté l'immense pluralité de la nation qui n'en jouit point encore. Ces serfs, à mesure qu'ils recevront la liberté, se trouveront placés entre des instituteurs plus que suspects et des prêtres sans force et sans considération. Ainsi exposés, sans préparation, ils passeront infailliblement et brusquement de la superstition à l'a-

théisme, et d'une obéissance passive à une activité effrénée. La liberté fera sur tous ces tempéraments l'effet d'un vin ardent sur un homme qui n'y est point habitué. Le spectacle seul de cette liberté enivrera ceux qui n'y participent point encore. Que, dans cette disposition générale des esprits, il se présente quelque Pugatscheff d'université (comme il peut s'en former aisément, puisque les manufactures sont ouvertes), qu'on ajoute l'indifférence, l'incapacité, ou l'ambition de quelques nobles, la scélératesse étrangère, les manœuvres d'une secte détestable qui ne dort jamais, etc., etc... l'État, suivant toutes les règles de la probabilité, se *romprait*, au pied de la lettre, comme une poutre trop longue qui ne porterait que par les extrémités : *ailleurs, il n'y a qu'un danger à craindre ; ici, il y en a deux.*

Si l'affranchissement doit avoir lieu en Russie, il s'opérera par ce qu'on appelle *la nature*. Des circonstances tout à fait imprévues le feront désirer de part et d'autre. Tout s'exécutera sans bruit et sans malheurs (toutes les grandes choses se font ainsi). Que le souverain favorise alors ce mouvement naturel, ce sera son droit et son devoir ; mais Dieu nous garde qu'il l'excite lui-même !

Se pourrait-il que quelque véritable ami de Sa Majesté Impériale n'ait jamais trouvé l'occasion de lui représenter, que la gloire et la conservation de l'empire consistent bien moins dans l'affranchissement de la partie encore serve de la nation que dans le perfectionnement de la partie libre et surtout noble.

Le mouvement terrible excité dans les es-

prits, pendant le dix-huitième siècle, ne s'est porté que d'une manière indirecte, ou, pour mieux dire, par une conséquence forcée, contre les souverains. Jamais ils ne furent meilleurs et les factieux ne leur en voulaient point ; mais les souverains sont tombés, parce qu'on voulait faire tomber la noblesse, et que celle-ci ne peut tomber sans eux.

« Toutes les fois que la science et la ri-
« chesse appartiendront au grand nombre,
« et qu'une religion forte et fortement pro-
« tégée ne sera pas capable de prévenir les fac-
« tions, il se formera un orgueil effréné et
« tout-puissant qui ne voudra plus se con-
« tenter de la seconde place. On le verra
« heurter la noblesse de toutes ses forces,
« pour s'emparer de la première, qui est, et
« doit être dans tous les pays, la place de la

« noblesse : celle-ci résistera, et dans le con-
« flit le trône tombera. »

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

L'armée, dans ces sortes de cas, est un vain fantôme qui ne donne aucune sûreté au souverain. L'infortuné Louis XVI en fit la triste expérience. Mécontent de sa noblesse, qu'il trouvait, non sans motifs peut-être, immorale, médiocre et peu affectionnée, il se jeta systématiquement dans les bras *du tiers*, il y perdit la couronne et la vie[1].

Souvent sans doute il dit dans son cœur : « Que m'importe? je n'ai pas besoin de « nobles; » ou bien : « J'en aurai d'autres. »

[1] Ce fait est fort bien exposé dans le livre intitulé *De l'Art de rendre les révolutions utiles*.

Il se trompa cruellement. Ce bon prince ne savait pas qu'il n'y a rien de pire que la foule, et que dans le cœur du noble le plus corrompu il reste toujours quelques étincelles mal éteintes d'honneur, de loyauté et d'affection, qui ne lui permettent presque jamais de se porter aux derniers excès.

Ne nous perdons jamais dans les systèmes : écoutons l'histoire qui est la *politique expérimentale*, jamais elle ne contredira ces vérités.

Un étranger, véritablement ami de la Russie, pourrait bien convenir sans impertinence que la noblesse russe prête le flanc à certains reproches ; mais avec la même franchise il soutiendrait en toute confiance :

1° Qu'il n'y a rien de meilleur à mettre à sa place, du moins subitement, et qu'elle

ne peut être remplacée comme ailleurs que par des illustrations successives, dans une gradation insensible.

2° Qu'il n'est pas difficile de la *mettre* elle-même, ou de la remettre insensiblement à sa place, en l'empêchant surtout de se ruiner et en arrêtant ou calmant du moins ce mouvement extraordinaire, qui mène droit à une révolution, en s'efforçant sans relâche de donner la terre aux affranchis. Il faudrait aussi veiller sans cesse sur le bien-être des serfs, éviter les vexations, et empêcher surtout qu'un petit nombre de ces hommes puissent être possédés par un autre homme pauvre et sans distinction, qui ne vaut guère mieux que ses sujets. Rien ne serait plus digne d'un gouvernement sage et humain.

Si Sa Majesté Impériale jetait les yeux sur deux ou trois de ses sujets et sur autant d'étrangers qui auraient également l'honneur de mériter sa confiance [1], il ne paraît pas douteux qu'ils ne rencontrassent un petit nombre d'idées claires et tout à fait propres à remplir ces vues salutaires.

Il faudrait que ce comité fût inconnu, nullement breveté, et surtout point payé. Quelle gloire, quelle récompense peut égaler l'honneur et le bonheur d'être utile à une grande nation ; ou, ce qui revient au même, à son

[1] Si le comité n'était pas mi-parti de regnicoles et d'étrangers, quelques connaissances *nécessaires* lui manqueraient *nécessairement*. Les Russes ignoreraient certaines vérités générales qui sont le fruit d'une vieille expérience, ou les étrangers ignoreraient certaines vérités russes qui sont les bases essentielles de tout projet sage.

grand souverain? Plusieurs choses, d'ailleurs, se font mieux quand elles ne sont pas connues. Il serait inutile d'insister sur ce point.

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA SCIENCE

CHAPITRE DEUXIÈME

DE LA SCIENCE

On peut hardiment dire des sciences ce que l'un des plus grands écrivains de l'antiquité a dit des métaux précieux : « Qu'on ne « sait si le ciel nous les a accordés dans sa « bonté ou dans sa colère [1]. »

Si l'on entreprenait de former une accusation en règle contre la science et de faire le détail de tout ce que nous lui devons depuis trois siècles, à commencer par la réforme et la guerre de Trente ans jusqu'à la révolution

[1] Tacite, *des Mœurs des Germains*, ch. v.

française, qui est une production immédiate de la philosophie, on produirait un tableau extrêmement sombre ; mais il faut abréger, et toujours on craint d'en dire trop.

Les inconvénients inévitables de la science, dans tous les pays et dans tous les lieux, sont de rendre l'homme inhabile à la vie active, qui est la vraie vocation de l'homme ; de le rendre souverainement orgueilleux, enivré de lui-même et de ses propres idées, ennemi de toute subordination, frondeur de toute loi et de toute institution, et partisan-né de toute innovation.

Elle tend donc nécessairement à tuer l'esprit public et à nuire à la société. Il y a sans doute du *plus ou du moins* dans les maux indiqués ; mais, en plus ou en moins, ils sont inévitables.

Bacon sentait bien cette vérité, lorsqu'il

prononça ce mot fameux : « Que la religion « est l'aromate qui empêche la science de se « corrompre. » Elle est en effet, de sa nature, sujette à se corrompre, et toujours elle a besoin d'un principe qui contrarie cette tendance.

La science proprement dite, c'est-à-dire tout ce qu'on entend sous le nom général de *sciences naturelles*, a d'ailleurs, dans toutes les suppositions, le défaut capital de tuer la première de toutes les sciences, celle de l'homme d'État. Celui-ci ne se forme point dans les académies. Tous les grands ministres, depuis Suger jusqu'à Richelieu, ne s'occupèrent jamais de physique ni de mathématiques ; le génie des sciences naturelles exclut même l'autre, qui est un talent à part.

On n'a pas peut-être assez remarqué que la nation la plus fameuse comme la plus

puissante de l'antiquité, celle qui a jeté le plus grand éclat par sa politique et par ses armes, était absolument étrangère au génie des sciences et même à celui des arts. Jamais les Romains ne possédèrent un peintre, un sculpteur, un mathématicien, un astronome, etc., et le plus grand de leur poëte a même renoncé à cette gloire de la manière la plus solennelle [1]. Cependant la réputation

[1] D'autres avec plus d'art (cédons-leur cette gloire)
Coloreront la toile, ou d'une habile main
Feront vivre le marbre ou respirer l'airain,
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles,
Ou décriront du ciel les pompeuses merveilles.
Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers.
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde.
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde.
(Virg., *Æn.*, VI, trad. de Delile.)

des Romains dans le monde est décente, et toute nation pourrait s'en contenter. Les Romains eurent le rare bon sens d'acheter en Grèce, pour de l'argent, les talents qui leur manquaient, et de mépriser ceux qui les leur apportaient. Ils disaient en riant : *Grec affamé* fera tout pour vous plaire [1]. S'ils avaient voulu les imiter ils eussent été ridicules; c'est parce qu'ils les dédaignaient qu'ils furent grands.

Qui s'élance vers les sciences doit les atteindre, sous peine des plus grands malheurs. Il ne faut pas croire qu'on en soit quitte pour abandonner la partie. Les efforts dans ce genre laissent après eux, s'ils demeurent vains, tous les inconvénients de la science, la pa-

[1] Græculus esuriens in cœlum jusseris, ibit.
(Mart.)

resse, l'impertinence, l'audace dans les opinions, et la faiblesse dans l'action, l'insubordination, l'incrédulité, etc., etc.......

Les difficultés qui nous séparent de la science peuvent être considérées comme un fossé profond qui nous séparerait d'un beau palais. La loi est qu'il faut le franchir par nos propres forces. Celui qui possède assez de vigueur pour poser les deux pieds sur l'autre bord est heureux sans doute, et il l'est de deux manières, et par ses propres jouissances et par les applaudissements qu'il entend autour de lui. Mais celui qui s'est élancé sans force suffisante n'en est pas quitte pour se retirer tranquillement chez lui, il tombe dans le fossé, et s'il n'est pas noyé il est sifflé.

Les Russes sont-ils faits ou ne sont-ils pas faits pour les sciences? sont-ils dans ce genre

Romains ou *Grecs?* C'est une question qui ne peut être encore résolue dans ce moment, et sur laquelle on peut parler également bien pour et contre ; mais toutes les raisons qui parlent *contre* viennent du malheur qu'a eu la nation d'être mal acheminée. Alors, plus on marche et plus on s'éloigne du but : pour l'atteindre il faut retourner sur ses pas.

Par quel incroyable aveuglement, par quel inexplicable enchantement une grande nation, si distinguée par sa sagacité naturelle, en est-elle venue à s'imaginer qu'elle pouvait contredire une loi de l'univers? Les Russes veulent tout faire en un jour; il n'y a pas moyen. On *rampe* vers la science; on n'y *vole* pas.

Ils ont conçu deux idées également funestes. La première est de faire marcher de front la littérature et les sciences; la seconde

est de réunir en corps l'enseignement de toutes les sciences.

« Il n'y a rien de mieux que ce qui est « éprouvé, » disait Bossuet. Or ce qui est éprouvé en Europe depuis la naissance des lettres, c'est que les années de la première jeunesse étaient consacrées à l'étude des auteurs grecs et latins; car, pour *sentir* et pour *imiter* ensuite le beau, il faut, dans la littérature comme dans les arts, consulter l'*antique*, et cette étude n'apprend pas seulement à bien parler, mais à bien penser, parce qu'en lisant les anciens on n'apprend pas seulement ce qu'il y a de plus éloquemment écrit, mais ce qu'il y a de plus sagement pensé. Qu'on joigne à cette étude celle des chefs-d'œuvre modernes déjà si multipliés, voilà une première jeunesse bien employée.

Venaient ensuite quelques éléments de lo-

gique et de physique, après lesquels les jeunes gens prenaient leur parti et se livraient chacun à la science nécessaire à l'état qu'ils devaient entreprendre. Galilée apprenait les mathématiques, Petau la théologie, et Black la chimie; mais jamais on n'imagina de faire marcher de front l'étude de toutes les sciences, de manière que le prêtre doive être mathématicien, et le sénateur chimiste.

Les inconvénients résultant de cette fausse marche, et qui se présentent au premier coup d'œil (le ridicule est le moindre), ne sont rien en comparaison des maux épouvantables qui menacent la Russie et qui s'avancent à grands pas sous le manteau de la science. Ce chapitre n'en expose qu'une partie, l'autre étant réservée pour le chapitre sur l'Illuminisme; mais il n'y a pas un moment à perdre, et, si le bon sens russe ne fait pas un

effort pour écarter le danger, le souverain, tout le premier, se trouvera engagé dans une route dont il n'est pas possible de contempler l'issue sans frémir.

La science enfle. Celui qui a dit cela n'a pas fait seulement une phrase d'église : c'est un mot très-philosophique, et que les souverains doivent se rappeler sans cesse.

Le fils aîné de la science, c'est l'orgueil. Cet orgueil est immense, et ne peut souffrir nulle part la seconde place. Il en veut surtout à la noblesse qui l'offusque; et partout il cherche à la déplacer, parce que c'est elle qui gouverne, et qu'il veut gouverner.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la science, à force de le répéter, a fait croire (peut-être même à des princes) qu'elle est nécessaire pour gouverner, tandis qu'elle est essentiellement inepte dans ce genre, et que Frédéric II

a dit avec beaucoup de sens : « Que s'il vou-
« lait perdre un pays, il le ferait gouverner
« par les philosophes. »

Lui-même fut une grande preuve de cette vérité, puisqu'il dut à son caractère tout ce qu'il avait de bon, et à la philosophie tout ce qui en a fait un ennemi du genre humain.

Si la science était nécessaire pour gouverner, que deviendraient les princes qui n'ont point de temps à donner aux sciences, et qui seraient même éminemment coupables s'ils se livraient à l'étude? La première science est celle de gouverner les hommes, et celle-là, Dieu merci, ne s'apprend pas dans les académies. Les plus grands monarques, tels que Henri IV, Louis XIV, etc., ont été connus par un bon sens exquis étranger à toute espèce de science; et cependant ils les protégèrent toutes, c'est ce qu'il faut faire sans doute, car

la science est un des grands ornements de la société; mais elle doit être établie, honorée et protégée à sa place, qui est la seconde. La première est à la noblesse, à qui sont dévolus de droit tous les grands postes (sauf les rares exceptions ordonnées par le rare mérite).

En France, pendant le dix-septième siècle, la noblesse attirait à elle les savants, qu'elle illustrait ainsi au profit de l'État. Dans le dix-huitième siècle, elle descendit à eux, au lieu de les attirer à elle. Qu'est-il arrivé? La noblesse est tombée, et le souverain avec elle.

Les hommes d'État de ce pays doivent donc y songer mûrement pendant qu'il en est temps encore; jamais la science ne peut déplacer la noblesse et se mettre à sa place sans que l'État entre sur-le-champ dans une convulsion terrible, et sans que le système du gouvernement soit bouleversé et changé; ce qui met-

tra toujours la maison régnante dans un danger imminent. Il est vrai que le système des grades reçu en Russie, rend ce danger moindre qu'il ne le serait dans les pays où les droits de la noblesse d'extraction sont plus forts et plus exclusifs; mais ce sera toujours une terrible carte à jouer.

La science expose donc continuellement l'État, en tendant continuellement à porter dans les emplois des hommes de rien, sans nom et sans fortune : car la science étant accessible à tout le monde, l'orgueil des basses classes de l'État saisira toujours ce moyen de s'élever, et c'est ce qu'il faut craindre; car, si la science *seule*, c'est-à-dire séparée de la noblesse et des richesses territoriales, est portée trop fortement dans les places de l'administration, une révolution paraît inévitable.

Ici les hommes superficiels s'écrient :

« Mais pourquoi donc donner des entraves au « talent? Qu'est-ce que la naissance et les « richesses ont de commun avec le mé- « rite? etc., etc. »

Voilà comment on est dupe des apparences, qui trompent presque toujours en politique! Avec ce même raisonnement, on prouverait tout aussi bien que la monarchie héréditaire n'a pas le sens commun et que l'élection est infiniment supérieure. On dira de même: « Qu'est-ce que le mérite a de commun avec « l'hérédité? Le talent de gouverner se trans- « met-il par succession comme une terre ou « une maison? Un système qui peut mettre « sur le trône un enfant, un insensé, un « Néron, n'est-il pas absurde? et celui qui « tend à y placer toujours le plus digne, « n'est-il pas extrêmement raisonnable? »

Et cependant il n'y a rien de plus naturel,

rien de meilleur, rien de plus stable que la monarchie héréditaire ; comme il n'y a rien de si mauvais que l'autre.

Tous les véritables philosophes, tous les véritables politiques, et les législateurs, qui sont au fond les plus grands des hommes, sont d'accord que les emplois en général doivent être donnés à la noblesse et à la richesse. Le propriétaire seul est réellement citoyen : on doit sans doute à tous les autres justice, protection et liberté dans toutes leurs opérations légitimes ; mais ils doivent se laisser mener. L'homme noble, l'homme riche, l'homme suffisamment poli par la littérature et par les sciences morales a tout ce qu'il faut pour gouverner. Trop de littérature même est dangereuse, et les sciences naturelles sont encore plus nuisibles à l'homme d'Etat. L'inaptitude du savant pour traiter avec les

hommes, les connaître et les mener, est une chose universellement connue.

Passons à une vérité également importante et incontestable, quoique peut-être elle n'ait pas été suffisamment méditée jusqu'à ce jour.

L'état militaire, tel qu'il est surtout organisé en Russie, exclut la science comme le cercle exclut le carré.

Le seul assujettissement préliminaire au service des grades inférieurs, quand même il ne serait pas fort long, communique au jeune homme un dégoût inexpliquable et invincible pour tout ce qu'on appelle *science*; ses idées prennent un autre cours; il ne tentera pas même les conquêtes de l'esprit; son état sur ce point est une véritable impuissance.

Ce n'est pas tout; il est universellement connu (et cette assertion ne sera jamais com-

battue que par des charlatans) qu'une bonne éducation, on ne dit pas seulement *scientifique*, mais simplement *littéraire*, un peu approfondie, ne peut être achevée que vers la dix-huitième année. Mais le père de famille qui aura soumis son fils à ce long apprentissage verra une foule de jeunes gens prendre place dans la carrière militaire dès l'âge de quatorze ou quinze ans; de manière que, pour prix des efforts qu'il aura faits pour élever son fils, il le verra placé après tous les autres.

Aucun père de famille ne sera assez privé de sens commun pour acheter l'instruction de ses fils à un prix aussi cher.

Enfin il y a une foule d'hommes que leur inclination éloigne absolument des sciences, et d'autres en aussi grand nombre que le défaut de talent en exclut de même absolument. Les privera-t-on de l'honneur de com;

battre pour leur prince et pour leur patrie? Ce serait là un renversement total de toutes les idées reçues.

Donc le gouvernement n'a pas droit de faire de la science une condition nécessaire de l'admission au service militaire, qui est cependant en tout pays (monarchique surtout) l'état naturel de toute la noblesse; ou bien, il faudrait au moins préalablement changer les usages reçus, reculer le moment de l'entrée au service, donner très-peu de temps aux exercices militaires, etc..., de peur de s'exposer au reproche de Bacon qui dit : « Que c'est le solécisme du pouvoir, « de vouloir les choses sans le moyen des « choses. »

Si dans l'état actuel quelque règlement vient à faire de telle ou telle connaissance une condition nécessaire pour tel ou tel grade,

ou emploi, il ajoutera un nouveau mal à un autre; c'est-à-dire qu'il établira le *tarif des approbations*.

Quelqu'un a dit avec beaucoup d'esprit et de justesse, « que la science ressemble au feu « qui est bon, pourvu qu'on le retienne dans « les différents foyers où il doit servir à tous « les usages de l'homme; mais qui n'est plus « qu'un destructeur épouvantable, si on l'é- « parpille. » La science resserrée est un bien : trop répandue, c'est un poison.

Une seule réflexion, ce semble, doit parfaitement tranquilliser le gouvernement russe sur l'article de la science; c'est que, dans l'état où sont les choses, toutes les nations étant en contact, par le moyen de l'imprimerie, la science peut être considérée comme un feu qui embrasera nécessairement le Russe; *si* le Russe est combustible, et *autant* qu'il est combustible.

Nous avons balbutié pendant plusieurs siècles dans les écoles avant que le génie des sciences se soit déployé parmi nous. On ne voit pas pourquoi le Russe voudrait arriver au même point en un moment : il a des talents naturels, de la pénétration, un grand amour pour la gloire et une belle langue. Il possède toutes les autres langues, tous les livres, tous les instruments de la science : Que faut-il avec cela? une seule chose : *attendre*. La science est une honnête femme qui ne cède point à la force ; elle se donne. Il faut l'épouser et lui faire auparavant une cour assidue.

Comment se sont formées les grandes académies en Europe? Celles de Bologne, par exemple, de Florence, de Paris, de Londres, etc...? Des particuliers savants et zélés pour l'avancement des sciences se rassemblaient pour conférer ensemble sur l'objet de

leurs études ; ensuite, ils publiaient leurs mémoires ; et le souverain, averti par l'approbation publique, leur conférait des lettres patentes, portant établissement légal. Mais ces souverains se seraient bien gardés de créer des académies (c'est-à-dire des murailles) avant d'avoir des savants. Les ouvrages d'Euler sont aussi étrangers à la Russie que s'ils avaient été composés à Philadelphie. On ne prétend point soutenir qu'il faille brûler les académies qui existent : Dieu les conserve, puisqu'elles sont bâties! On dit seulement que la science arrivera d'elle-même, quand il en sera temps, et par des moyens tout à fait imprévus. On ajoute qu'il n'y a pas de millions plus mal employés que ceux qui sont consacrés à brusquer ce moment, puisque l'effet infaillible sera de le retarder.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA RELIGION

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA RELIGION

En fait de religion, considérée surtout politiquement, tout se réduit à deux vérités. La première est celle-ci :

Il faut une religion au peuple.

Sur celle-là tous les hommes sont d'accord ; mais la seconde, qui est tout aussi incontestable, est cependant bien moins connue, et moins avouée ; et cette autre vérité, la voici :

Tout le monde est peuple.

Il faut être bien aveugle pour croire, que la religion pourra être négligée, et même honnie par le premier ordre, sans que le second s'en aperçoive; et qu'il s'en aperçoive, sans perdre bientôt le respect et ensuite la foi.

Jusqu'à présent le peuple russe s'est montré soumis et n'a fait craindre aucune de ces révoltes qu'on a vues ailleurs; mais les tempêtes se forment et s'avancent rapidement. L'esprit du siècle pénètre de tous côtés dans ce pays, livré jusqu'à présent à la simplicité antique. De nombreuses sectes s'élèvent de toute part : il y en a d'absurdes; il y en a de dangereuses; il y en a d'atroces. Le philosophisme, qui profite de tout, se sert, pour tuer le christianisme, de la science qu'on a déchaînée sur la Russie : mais le protestantisme surtout a porté le danger au comble, par des circonstances particulières, qu'il est nécessaire

de détailler avec une certaine exactitude; car c'est un point essentiel pour la Russie.

Depuis l'époque de la Réforme, et même depuis celle de Wickleff, il a existé en Europe un certain esprit, terrible et invariable, qui a travaillé sans relâche à renverser les monarchies européennes et le christianisme[1].

Le génie inquiet et républicain du protestantisme est une chose qui n'a plus besoin d'être prouvée. Le calvinisme surtout est remarquable sous ce point de vue : les tragédies qu'il a jouées en Europe, sont connues de tout

[1] Cette action continuelle se trouve détaillée, avec beaucoup d'ordre et de clarté, dans le livre allemand intitulé *der Triumph der Philosophie*, etc., 2 vol. in-8. Ce livre anonyme, écrit par un ministre luthérien, mérite sous ce point de vue une pleine croyance.

le monde. Il serait aisé d'accumuler ici des témoignages protestants qui seraient infiniment curieux; mais ce mémoire s'allongerait trop.

On peut cependant citer succinctement le professeur anglais de théologie qui prêchait, le 3 mai 1795, devant[1] l'université de Cambridge : « Que toute l'impiété, toute l'immo-« ralité, toute l'apostasie du dix-huitième siè-« cle était l'ouvrage du protestantisme. »

Et M. Mallet, ministre du saint Évangile à Genève, qui s'écriait deux ans après[2] : « Oui,

[1] A sermon preached before the university of Cambridge on the 3th of May 1795, by John Mainwaring, professor of divinity. (*Critic Revew*, août 1795, p. 460.)

[2] De la nécessité d'un culte public, par M. Mallet, in-8 1797, (conclusion).

« ce sont les réformateurs qui, en sonnant le « tocsin contre Rome....... et en tournant « les esprits des hommes vers la discussion « des dogmes religieux, les ont préparés à dis- « cuter les principes de la souveraineté, et « ont sapé de la même main et le trône et « l'autel. »

Et Condorcet (celui-ci n'est pas suspect) qui a dit dans sa tristement fameuse esquisse du *Progrès des sciences* : « L'instinct du « despotisme avait révélé aux rois que les « hommes, après avoir soumis les préjugés « religieux à l'examen de la raison, l'éten- « draient bientôt jusqu'aux préjugés politi- « ques, etc.[1]... »

Sur cet esprit destructeur du seizième siècle, sont venus se greffer tous les systèmes

[1] Esquisse, etc., in-8, page 201.

antisociaux et antichrétiens qui ont paru de nos jours : *calvinisme*, *jansénisme*, *philosophisme*, *illuminisme*, etc..., tout cela ne fait qu'un, et ne doit être considéré que comme une seule secte, qui a juré la destruction du christianisme et celle de tous les trônes chrétiens ; mais surtout et avant tout celle de la maison de Bourbon et du siége de Rome, en quoi elle a déjà réussi autant qu'il est donné à la force humaine.

Voila l'ennemi de tous les rois ; on le leur a montré de toutes les manières. Que ceux qui sont encore debout prennent bien garde à eux : c'est l'instante prière de tous les amis de l'ordre. Nul prince n'a jamais été autant exposé que l'empereur de Russie : la terrible secte qui coure maintenant l'Europe peut être comparée à une plante vénéneuse qui s'envenime davantage à mesure qu'elle est

transplantée. Née en Angleterre dans le sang de Charles Ier, elle y enfanta un nombre immense d'écrivains désastreux. Voltaire la transplanta en France, où elle a produit tout ce que nous avons vu ; enfin elle a traversé le Rhin, et c'est en Allemagne qu'elle règne aujourd'hui avec une autorité qui doit faire trembler.

C'est de ce côté que l'empereur de Russie est attaqué avec un avantage infini. Souverain de quelques provinces protestantes, il ne peut empêcher l'enseignement allemand, qui *coule* en Russie comme un venin et fait un ravage inconcevable. Il a beau jeu avec les Russes, dont le très-petit nombre, qui a quelque idée de cette philosophie allemande est complice, et dont l'*immense majorité* n'en a pas la moindre idée.

Les Russes ne font pas même attention à des choses qui ne sont nullement énigma-

tiques. On a imprimé à Saint-Pétersbourg, *avec permission de la censure :*

« Que l'homme devait son existence à la « même fermentation qui a produit les cou- « ches terrestres de son habitation. »

On a imprimé *avec permission de la censure :*

« Que la destruction de Sodome avait été « l'effet d'un météore physique tel que l'his- « toire en rapporte un grand nombre. »

On a prèché à Moscou dans une église protestante remplie d'auditeurs des trois religions :

« Que l'événement de la Pentecôte était « une apparence électrique, etc., etc. »

On a dit dans cette même ville, en face du curateur de l'université et dans un discours d'apparat : « Que le christianisme s'oppose à « l'avancement des sciences, » sans que ce blasphème contre le sens commun, l'expérience, la politique et la religion, ait été seulement porté à la connaissance du gouvernement; etc., etc.

Les Russes passent sur ces énormités qui se répètent chaque jour, et ils honorent du doux nom de *tolérance* une fatale indifférence qui les perdra.

Ils ne savent pas de quelle manière ils sont attaqués par le protestantisme, et surtout quelle action il exerce sur le clergé, qui bientôt sera complétement perverti si l'on n'y met ordre. L'ouvrage est déjà commencé et avancé, et les étrangers, sur ce point, en savent peut-être plus que les Russes.

Le révérendissime Méthode, archevêque de Twer, imprimait il y a six ans, à Moscou, un traité historique sur l'état du christianisme dans les trois premiers siècles de l'Église. A la page 168 de cet ouvrage, digne d'attention à plusieurs égards, l'auteur a laissé échapper un trait qui n'a point été perdu pour un œil attentif et curieux : « La voilà « donc, » dit-il, en parlant du calvinisme, « la voilà donc cette doctrine que PLUSIEURS « DES NÔTRES louent et aiment tant, comme « si Calvin en savait à lui seul plus que les « apôtres et leurs successeurs pendant quinze « siècles[1]. »

[1] *Hæc sane est disciplina illa quam* PLURIMI DE NOSTRIS *tantopere laudant, deamantque, quasi solus Calvinus meliora saperet quam apostoli eorumque per XV sæcula successores* (Methodi archiep. Twe-

L'archevêque Méthode sait le secret DES SIENS, et le gouvernement peut méditer utilement sur le passage que l'on vient de citer.

Une dame pleine d'esprit, de raison et d'instruction, peut être citée après un grave et docte prélat. On agitait devant elle le grand problème, qui frappe d'abord tous les étrangers, de savoir pourquoi le clergé russe a tant de penchants pour les réformés, dont les dogmes contredisent tous les siens, tandis qu'il a beaucoup d'éloignement pour le clergé

rensis, liber historicus, etc. Mosqvæ, 1805, in-4, sect. 1, not. in § 79, p. 168).

Cet ouvrage est écrit en latin, comme devraient l'être tous les livres de ce genre, et beaucoup d'autres, afin qu'ils fussent connus sans délai de tous les hommes qui doivent les connaître, et des autres plus difficilement ou jamais.

romain, avec lequel cependant il est d'accord sur presque tous les dogmes capitaux.

« Vous êtes dans l'erreur, » dit la spirituelle dame ; « le clergé russe et le protestant « sont d'accord sur deux grands dogmes : l'a« mour des femmes et la haine du pape. »

De gros in-folio donneraient moins à penser que cette réponse ; il y aurait cependant bien d'autres choses à dire sur les causes de cette sympathie extraordinaire, entre deux religions si différentes. Mais dans un écrit tel que celui-ci, où l'on ne doit présenter que la fleur du sujet, contentons-nous du fait, qui est incontestable : le penchant vers le protestantisme est évident, et il perce jusque dans des ouvrages nationaux qui jouissent de la confiance universelle. On peut citer pour exemple, les *Annales* de Talischeff, dont l'auteur s'est montré, dans son ouvrage, si peu

ami de l'Église nationalc, qu'au jugement du même prélat que l'on vient de citer : « on « peut le regarder comme un luthérien, et « même comme un calviniste[1]. »

Le danger ne saurait donc être plus grand, car le plus grand est toujours le moins aperçu, et l'on ne voit pas que jusqu'à présent, il ait été senti dans ce pays ni qu'on ait pris des mesures pour l'écarter.

Lorsque l'abbé, depuis cardinal de Polignac, demanda à Bayle de quelle religion il était, celui-ci répondit : « Protestant!

« — Mais, reprit le célèbre auteur de l'anti-« Lucrèce, ce mot est bien vague, Monsieur ; « à quelle classe de protestants appartenez-« vous?

[1] Lutheranizantem prodit vel Calvinisantem animum. (Method. ibid., p. 68, § 52 in not.)

« — Je suis, répliqua Bayle, protestant « dans la force du terme; car je proteste « contre toute les vérités[1]. »

On ne pouvait mieux définir le protestantisme : il *proteste* contre tout, et pour aucune nation il n'est aussi dangereux que pour la Russie.

Dans le livre le plus solennel, imprimé en Russie, on ne dit point seulement, *avec permission*, mais avec *la protection la plus visible*, il est dit : « Que l'Église protestante n'ad« met aucun symbole, aucune profession de « foi fixe et invariable. » Car, disait le rédac-

[1] Cent fois Bossuet avertit les protestants dans ses ouvrages que leur système les menait droit au déisme (ou au *Riénisme*). L'événement a justifié la prédiction.

teur officiel de ce magnifique ouvrage : « Une « telle règle se trouverait en contradiction « avec les efforts de cette Église vers la vé- « rité[1]. »

On a été effrayé ensuite ; on a retiré et anéanti l'édition, etc... Qu'importe? elle n'a pas moins été publiée et agréée, elle ne déclare pas moins l'esprit de cette association ; c'est un essai fait sur la Russie, en en attendant d'autres.

Puisque le gouvernement n'a malheureusement pas le droit d'éteindre chez lui un tel enseignement, qu'il le restreigne au moins

[1] Weil solcher mit ihrem streben nach wahreit im widerspruch stehen wurde. (V. *Kirchenordnung fur die protestanten in Russischen Reiche entworfen und mit Genehmigung der kaiserl. Gesetzcomunission heraus gegeben.* Mittau, 1808, in-8, p. 13.)

par tous les moyens possibles, qu'il le surveille sans relâche, et surtout qu'il l'empêche de descendre (si la chose est encore possible) jusqu'à la masse du bon peuple russe, sans quoi tout est perdu!

Les hommes d'État doivent sur ce point se défier d'eux-mêmes; car les systèmes modernes peuvent fort bien les avoir atteints, plus ou moins, et avoir rendu ces doctrines moins choquantes pour eux. Mais tout homme est tenu, dans ces sortes de cas, de se dépouiller de tous ses préjugés, et de n'envisager les diverses opinions qui se présentent à lui que sous leurs rapports politiques.

Toute discussion générale et populaire des dogmes religieux, emporte avec elle une discussion semblable des dogmes politiques. Ceci n'est plus une proposition douteuse; c'est un axiome pour tout homme instruit. Or, le pro-

testantisme reposant tout entier sur ce principe de la discussion, qu'il attribue à chaque individu comme un droit inhérent et inaliénable[1], il s'ensuit qu'il renferme essentiellement en lui-même un germe de rébellion qui éclora nécessairement dans toutes les occasions favorables.

Mais ce système ne s'en est pas tenu à des conséquences; il a parlé aussi clair en politique qu'en théologie, et depuis trois siècles il n'a cessé de prècher en Europe la doctrine suivante.

[1] A côté de la coupable plaisanterie citée plus haut, l'auteur a eu l'audace de citer saint Paul pour établir sa proposition : *Que chaque homme a droit de faire à son gré des découvertes dans le christianisme*, ce qu'il appelle : *streben nach Wahreit*.

« Tous les hommes naissent libres et égaux.
« La souveraineté n'a pu commencer que par « le consentement des peuples ; elle vient « donc des peuples, et tout souverain n'est « qu'un délégué ; or, comme il est absurde « de supposer que les hommes aient volon- « tairement donné à un homme comme eux « le pouvoir de leur faire du mal, il s'ensuit « que le droit de résistance, en cas de mal- « versation et de tyrannie, appartient à tout « peuple contre tout souverain. »

A cette profession de foi des novateurs sur la souveraineté, les deux Églises grecque et latine en ont toujours opposé une autre, qui n'a pas varié depuis 1811 ans, et cette profession la voici.

« Dieu, qui est l'auteur de tout, est sur- « tout l'auteur de la souveraineté. En créant « l'homme social, il a rendu la souveraineté

« nécessaire; donc l'homme n'est point gou-
« verné parce qu'il l'a voulu, mais parce que
« Dieu l'a voulu. *Quand même l'homme au-*
« *rait cédé primitivement la souveraineté; en*
« *la cédant, il aurait perdu le droit de la re-*
« *prendre. Donc les souverains sont inviolables*
« *et ne peuvent être jugés.* »

L'une ou l'autre de ces deux professions de foi doit être enseignée en Russie; c'est au gouvernement à choisir. Mais le comble de l'aveuglement serait de craindre les maîtres qui enseignent la seconde, et de les soumettre à ceux qui par état doivent enseigner la première [1].

[1] Ici devait se trouver une digression sur l'enseignement des jésuites; mais ce sujet a été

Ce qu'il y a au contraire de plus important pour la Russie, c'est de séparer *absolument* les deux enseignements, et d'éviter entre eux toute espèce de contact, par tous les moyens qui sont à la disposition du gouvernement..... *Que jamais un professeur protestant ne paraisse dans un séminaire, dans une école, ou dans une université du rit grec ou latin.* C'est la grâce que tout ami de l'ordre général et de la Russie en particulier demande à deux genoux à Sa Majesté Impériale, et certes il ne lui demande pas en cela une chose de peu d'importance pour lui et pour l'État, mais ces mesures ne doivent point être publiques ni légales. On ne l'aura jamais assez répété, il y a une foule de choses que le souverain fait

traité dans un Mémoire à part. Voyez à la fin du volume la lettre du comte de Maistre.

mieux en gardant le secret dans son cœur, et agissant comme la nature, qui fait tout sans dire : *Je vais faire.*

On dit (et on l'a trop dit) : *Il ne s'agit nullement de religion, il s'agit de philosophie, de langue grecque*, etc..... Jusques à quand serat-on dupe de ces sophismes perfides? L'erreur passe par toutes les portes ; et depuis les hautes mathématiques jusqu'à la conjugaison des verbes, tout lui sert pour arriver à ses fins. Le gouvernement russe n'a pas besoin de beaucoup de mémoire pour se rappeler ce qu'on voulait enseigner à ses prêtres, il y a peu de temps, sous le voile de la langue hébraïque.

Encore si l'on s'en tenait aux sciences purement mathématiques ou physico-mathématiques, le mal serait moindre, quoique grand encore (puisque le contact seul est très-contagieux). Mais appeler des professeurs de

cette espèce dans une école, et surtout dans un séminaire grec ou latin, pour y enseigner la morale, la métaphysique et toute la philosophie rationnelle, c'est une faute dont les suites démontreront trop tôt l'énormité.

Ce qu'on va lire semblera un paradoxe, et cependant rien n'est plus vrai ; le plus fidèle et le plus puissant allié de Sa Majesté Impériale, pour le maintien de la religion nationale, c'est l'action et la fraternité de l'Église catholique de ses États. Ce point est un de ceux où il faut le moins se fier aux apparences. Mettons à part les autres religions qui ne sont que des clubs ; l'Église grecque et l'Église latine, l'une et l'autre, d'accord pour servir le souverain, se servent de plus mutuellement sans le savoir et malgré leur opposition extérieure.

Évitons toujours toutes les exagérations : *les*

haines des religions sont mauvaises, mais l'*émulation* est bonne. C'est une très-juste observation faite par le lord Lyttleton dans ses excellentes lettres sur l'histoire d'Angleterre; deux grandes religions en présence l'une de l'autre, et s'observant mutuellement, se servent infiniment l'une et l'autre au lieu de se nuire.

La religion catholique peut d'ailleurs être extrêmement avantageuse sous un autre rapport, car elle donne un grand spectacle utile partout et toujours, mais surtout en Russie, et à l'époque où nous vivons, c'est le spectacle du génie prosterné et croyant. Partout ailleurs la science a tué la religion; on l'a vu dans les pays protestants; on le verra de même en Russie, si les choses sont abandonnées à leur propre poids. Chaque individu que le souverain gagnera à la science le privera d'un sujet religieux; le caractère natio-

nal changera en mal ; cette sorte de fatalisme chrétien, qui animait le soldat russe, et qui en faisait le premier soldat du monde périra, il deviendra raisonneur et par conséquent plus dangereux à son maître qu'à l'ennemi.

Pour prévenir ce mal il n'y a rien de mieux que le spectacle de la science croyante et soumise, et c'est dans ce sens que la religion catholique est utile partout. Ici d'ailleurs elle ne cause aucun ombrage, car elle n'est point une religion *tolérée*, comme on le dit quelquefois mal à propos. Une religion *tolérée* est celle qui, s'étant introduite dans un État, ou violemment ou clandestinement, finit par s'y faire donner une existence légale, en forçant la main au souverain. C'était le cas du calvinisme en France, ce serait celui des nombreux *Rascolniques* s'ils avaient une fois le même succès. Mais lorsque des peuples de

différentes croyances obéissent à un même souverain, tous sont également libres. Un grand mouvement politique ayant fait passer sous le sceptre de Sa Majesté Impériale plusieurs millions de catholiques, il les laisse en paix sur leur foi, comme il y laisse le Tartare mahométan ou lamaïte, et même l'idolâtre. Il n'y a donc de la part de cette religion ni violence, ni surprise, ni désobéissance, ni rien, en un mot, de répréhensible; de manière que l'exemple qu'elle donne n'est acheté par aucun danger.

Ses dogmes d'ailleurs sont politiquement conservateurs, et partout où elle retiendra le peuple, il ne deviendra jamais enragé.

Celui qui trace ces lignes se trouvant à Berne en 1796, l'un des premiers personnages de l'État, qui voyait arriver la *trombe française*, ne fit pas difficulté de lui dire :

« Nous voudrions bien, dans ce moment, que « notre peuple fût catholique ; » à quoi il ajouta ces paroles remarquables : « Nous sa- « vons bien que, sans votre religion, la nôtre « n'existerait pas. »

En effet les sectes protestantes n'existent que par l'esprit de contradiction qui les anime : elles prennent l'antipathie pour la foi, et la colère pour le zèle. C'est une grande vérité, mais qui acquiert un poids particulier dans la bouche d'un homme d'État protestant.

Le contact des deux religions ne peut d'ailleurs inspirer aucune alarme au gouver- nement, moyennant la loi qui défend à l'Église latine de faire des conquêtes sur la grecque, tandis qu'il est libre au clergé russe de convaincre et d'amener à lui les Latins. Mais quant à la défense faite à l'Église latine de recevoir les protestants (qu'il soit permis

de le dire), il y a peut-être un peu plus de rancune antique que de véritable politique dans cette disposition ; non qu'il faille faire une loi sur ce point, mais on pourrait laisser faire, et l'on ne conçoit pas trop quel intérêt a l'Église grecque à la conservation du protestantisme, ni ce que le souverain peut craindre en acquérant des sujets plus dévoués et plus soumis en vertu de leurs dogmes. Tout ceci, au reste, est dit avec respect et sans aucun esprit de critique.

L'auteur de cet écrit étant catholique, il se fait un devoir religieux de ne jamais parler qu'en politique, et de ne jamais citer les grands hommes de sa religion, qui ne lui manqueraient pas, comme on sait. Il cherche toutes ses autorités dans les camps ennemis ou mal affectionnés, où il a toujours fait une abondante récolte. Il est bien sûr,

d'ailleurs, de ses intentions, qui ne sauraient être plus pures ni plus fortement dirigées vers le bien d'un pays qu'il a tant de raisons d'aimer.

CHAPITRE QUATRIÈME

DE L'ILLUMINISME

CHAPITRE QUATRIÈME

DE L'ILLUMINISME

Ce mot d'*illuminé* trompe nécessairement une foule d'hommes, parce qu'il signifie, dans les conversations ordinaires, des choses absolument différentes. Un franc-maçon ordinaire, un martiniste, un piétiste, etc., etc., et un disciple de Weishaupt se nomment communément, dans le monde des *illuminés*. Il serait cependant difficile d'abuser davantage des termes et de confondre des choses plus disparates. Mais comme il est possible de renfermer sous ces trois dénominations tous ceux qu'on appelle vulgairement *illuminés*, elles serviront de division à ce chapitre.

I. L'origine de la franc-maçonnerie simple est un sujet difficile, sur lequel il n'est pas aisé de dire des choses certaines, ni peut-être même plausibles. Mais, pour ne s'occuper que de ce *qu'elle est,* sans examiner *d'où elle vient*, on peut assurer que cette franc-maçonnerie pure et simple, telle qu'elle existe encore en Angleterre, où les institutions quelconques sont moins sujettes à se corrompre, n'a rien de mauvais en soi, et qu'elle ne saurait alarmer ni la religion ni l'État. L'auteur de cet écrit l'a suivie très-exactement et longtemps, il a joint à son expérience celle de ses amis : jamais il n'a vu rien de mauvais dans cette association, et il est bien remarquable que l'abbé Barruel, dans son *Histoire du jacobinisme*, où certainement il n'a voulu épargner aucune secte dangereuse, a cependant manifesté la même opinion.

Mais il ne s'ensuit pas que, *dans ce moment*, cette sorte de franc-maçonnerie ne doive aucun soupçon, car, comme le disait très-sagement, il y a une vingtaine d'années, un souverain qui n'existe plus : « Dans les « temps de trouble et d'effervescence, tout « rassemblement est suspect, » ce qui est évident.

Les lois de la fermentation dans le monde moral sont les mêmes que dans le monde physique. Elle ne peut naître que du contact. Des grains de raisins, isolés, pourriront en silence, à millions ; mêlés, ils soulèveraient une montagne. Il en est de même des hommes : dans les moments de fermentation, il ne faut leur permettre de se réunir qu'au grand air. *Qu'ils ne se renferment jamais ensemble, et sans inspecteur autorisé !* C'est une loi générale de sage politique.

Une foule de sociétés plus que suspectes, ayant d'ailleurs adopté des formes maçonniques, et s'étant fait connaître de cette manière, nul gouvernement sage ne s'endormira complétement sur leur compte.

II. La seconde espèce d'*illuminés*, dans le sens vague qu'on attribue à ce mot, peut être comprise sous les deux noms de *martinistes* et de *piétistes*. On croit communément que les premiers tirent leur nom de M. de Saint-Martin, né à Ambise en 1743, mort à Aunay le 13 octobre 1804, et qui a publié de nos jours plusieurs ouvrages de théosophie ; mais rien n'est plus faux. Les *martinistes* tirent leur nom d'un certain *Martino Pasqualès*, qui vécut jadis assez longtemps en France, et qui mourut en Amérique il y a peut-être quarante ans. Il n'est pas du tout inutile que

les gouvernements connaissent les dogmes des *martinistes*. Ces hommes sont persuadés :

1° Que le christianisme, tel que nous le connaissons, est au véritable christianisme ou christianisme primitif, base de toutes leurs spéculations, ce qu'une *loge bleue*, autrement nommée *loge d'apprentis et compagnons* dans la franc-maçonnerie ordinaire, est à une loge de *hauts grades*.

2° Que ce christianisme réel, désigné chez les Allemands par le nom de *christianisme transcendant*, est une véritable initiation; qu'il fut connu des chrétiens primitifs, et qu'il est accessible encore aux adeptes de bonne volonté.

3° Que ce christianisme révélait et peut révéler encore de grandes merveilles, et qu'il peut non-seulement nous dévoiler les secrets de la nature, mais nous mettre même en communication avec les esprits.

En général leur doctrine est un mélange de platonisme et de philosophie hermétique sur une base chrétienne.

Les *piétistes* (qu'il faut bien se garder de confondre avec les *quiétistes*) tirent probablement leur nom d'une certaine *piété* tendre, qu'ils ont ou qu'ils professent. Ils rapportent tout à l'amour de Dieu, et quoique ce principe excellent soit mêlé chez eux à beaucoup d'alliage plus ou moins répréhensible, il suffit cependant pour leur rendre excessivement chers les écrivains mystiques de l'Église romaine. Ce sont leurs guides et leurs oracles [1] Ils pensent assez communément que les chrétiens de toutes les communions sont sur le point de se réunir sous un chef qui,

[1] Sainte Thérèse, saint François de Sales, Fénelon, madame Guyon, etc.

suivant l'opinion de plusieurs, doit résider à Jérusalem.

Qu'en attendant cette grande époque, le véritable christianisme réside dans l'intérieur de l'homme : ils le nomment *le règne de l'intérieur*, où l'amour seul nous conduit, sans égard à la diversité des dogmes.

A la vérité le *martinisme* et le *piétisme* se pénètrent mutuellement, en sorte qu'il serait bien difficile de trouver un sectateur de l'un de ces systèmes qui ne tienne aucunement à l'autre.

Mais on ne se trompera point en pensant que, sous l'une et l'autre de ces dénominations, sont compris *tous ces hommes qui, peu satisfaits des dogmes nationaux et du culte reçu, se livrent à des idées extraordinaires et à des recherches plus ou moins hardies sur le christianisme, qu'ils nomment primitif.*

Peu importe au reste que ces adeptes ne se reconnaissent point eux-mêmes sous l'une et l'autre de ces dénominations. Car les sociétés et même les nations sont très-souvent conçues par les étrangers sous des noms qu'elles méconnaissent elles-mêmes ; mais, pourvu qu'on soit d'accord sur les idées, les mots sont indifférents : il suffit d'en convenir.

Dans un voyage fait à Lyon, il y a trente ans au moins, celui qui écrit ceci eut lieu de se convaincre que les *martinistes* avaient des grades supérieurs inconnus même des initiés admis à leurs assemblées ordinaires, qu'ils avaient un culte, et de hauts initiés ou espèce de prêtres, qu'ils appelaient du nom hébreu COHEN [1] et il a observé dès lors que tous ces

[1] Ce mot, en effet, signifie *prêtre* dans la langue hébraïque.

grands initiés ont donné dans la révolution (mais à la vérité jamais dans les excès).

Il leur a reconnu aussi, en général, une antipathie naturelle contre l'ordre sacerdotal et contre toute hiérarchie. A cet égard, il n'a jamais vu d'exceptions. Tous regardent les prêtres, sans distinction, *comme des officiers au moins inutiles qui ont oublié le mot d'ordre.*

Là-dessus tous les gouvernements peuvent faire leurs réflexions suivant l'importance qu'ils attachent aux croyances et aux formes nationales.

Mais il s'en faut de beaucoup que le danger soit le même dans les pays catholiques et dans les autres. Car, dans les premiers, il ébranle le principe de l'unité et de l'autorité, qui sont les bases de la croyance catholique ; mais, dans les autres, il produit deux grands biens.

1° Il tend à étouffer les dissensions religieuses et à réunir les chrétiens par l'indifférence même des initiés sur plusieurs points qui échauffaient jadis les esprits.

2° Ce même système s'oppose à l'incrédulité générale qui menace tous ces pays; car, enfin, il est chrétien dans toutes ses racines; il accoutume les hommes aux dogmes et aux idées spirituelles; il les préserve d'une sorte de matérialisme pratique très-remarquable à l'époque où nous vivons, et de la glace protestante, qui ne tend à rien moins qu'à geler le cœur humain.

Quant aux martinistes mitigés et aux *piétistes* qui se bornent à attendre des merveilles, à spéculer sur l'amour divin et sur le *règne de l'intérieur*, il ne paraît pas que Sa Majesté Impériale ait rien à craindre politiquement de la part de ces hommes (qui four-

millent, au reste, à Moscou et à Saint-Pétersbourg), du moins tant qu'ils ne formeront point d'associations proprement dites. Dans le cas contraire, ils pourraient donner de l'ombrage; mais uniquement par la raison dite plus haut.

III. Mais il y a une troisième classe d'illuminés, très-mauvaise, très-dangereuse, très-active, et sur laquelle on ne saurait trop appeler l'attention des gouvernements.

Le véritable illuminisme est le philosophisme moderne greffé sur le protestantisme, c'est-à-dire sur le calvinisme; car on peut dire que le calvinisme a dévoré et assimilé à lui toutes les autres sectes.

Voilà pourquoi l'illuminisme est beaucoup plus féroce en Allemagne qu'ailleurs, parce que le venin protestant a son principal foyer

dans ces contrées. C'est aussi dans ce pays que le nom de la grande secte a pris naissance. Les conjurés ont nommé dans leur langue, *auffklarung*, l'action de la nouvelle lumière qui venait dissiper les ténèbres des anciens préjugés; et les Français ont traduit ce mot par celui d'*illuminisme*.

La première question qui se présente est de savoir, si cette secte ressemble à d'autres, qui ne sont unies que par la communauté d'opinions, ou si elle a des corporations formelles.

Il paraît certain qu'elle a commencé de la première manière; mais que du milieu d'une foule innombrable de scélérats, il s'en est élevé ensuite de plus coupables, et de plus habiles que les autres, qui ont érigé des sociétés formelles.

Sur celle de Bavière il n'y a pas le moindre

doute. Son chef est connu; ses crimes, ses projets, ses complices et ses premiers succès le sont aussi; les règlements de la secte ont été saisis, publiés par le gouvernement, traduits en français, et imprimés de nouveau par l'abbé Barruel dans son intéressante *Histoire du jacobinisme*. Ainsi, à cet égard, il n'y a plus rien à dire.

La société s'est encore fait connaître en Italie d'une manière assez frappante; puisque ses règlements ont été saisis par le sénat de Venise et transmis en France de la manière la plus officielle. Ils sont aujourd'hui dans cette capitale, et, suivant les apparences, ils sont connus de Sa Majesté Impériale. Dans le cas contraire, ils sont toujours à ses ordres.

Il y a plusieurs années que, dans une ville habitée par l'auteur de ce mémoire, un scélérat étranger, attaqué à l'auberge d'une

maladie mortelle, éprouva d'heureux remords; il fit appeler un prêtre, et, devant lui et d'autres personnes qui étaient dans sa chambre, il confessa à haute voix « qu'il « était membre d'une société établie pour le « renversement du christianisme et des mo-« narchies. »

Enfin, dans une letttre excessivement curieuse du célèbre Métastase, écrite au prince Chigi le 17 juin 1768, on voit qu'alors déjà il pressentait à Vienne la grande catastrophe qui menaçait en Europe l'édifice civil et religieux, et qu'il se plaint surtout (ce qui est bien remarquable) « que l'objet de ceux qui « auraient eu la puissance d'amener le repos, « était précisément le trouble et la nouveauté. »

Il ne paraît pas que de si grands attentats aient pu être conçus et exécutés, sans l'action également forte et cachée de quelques socié-

tés dont l'existence se trouve encore prouvée d'une autre manière triste et indirecte, c'est-à-dire par certains crimes commis depuis quelque temps; car si on les examine bien, on trouvera qu'ils ne peuvent pas avoir été commis sans l'appui secret de quelque association.

Au fond, il importe peu qu'elle existe sous une forme ou sous une autre, en sociétés distinctes, organisées en corporations régulières, ou par une vaste et infernale communauté de systèmes, de vues et de moyens; il suffit qu'elle existe, et qu'elle ait déclaré une guerre à mort à tout ce que nous avons cru et respecté jusqu'à présent.

Toutes ses vues, toute sa puissance étaient tournées invariablement contre le siége de Rome et contre la maison de Bourbon, qu'elle regardait comme les deux clefs de la voûte

européenne, et encore une fois elle a réussi autant que l'homme peut réussir.

Elle a paru s'arrêter aux frontières de la Russie, et pourquoi? Parce que le peuple, et pour parler plus clairement, la grande masse de la nation n'est pas encore préparée; mais si le gouvernement laisse pénétrer et favorise l'enseignement protestant, il arrivera, ce qui est arrivé ailleurs. Non que tous les protestants soient mauvais, non qu'il n'y ait parmi eux une foule de gens de mérite (on aurait horreur de la moindre exagération dans ce genre). Mais lorsque l'esprit général d'une institution est mauvais, il faut se garder de cet esprit, en laissant de côté les exceptions honorables qui ne prouvent rien.

Or, l'esprit constitutionnel et fondamental du protestantisme a une affinité naturelle avec les systèmes modernes antichrétiens et

antimonarchiques, qui sont même une production directe et évidente du protestantisme.

L'illustre Leibnitz [1], le plus savant comme le plus modéré des protestants, n'est-il pas convenu en propres termes [2] « qu'il n'y avait « pas moyen de nier que la plupart des au- « teurs de la religion réformée qui ont fait « en Allemagne des systèmes de politique, « ont suivi les principes de Buchanan, de « Junius Brutus et de leurs semblables? »

Un ministre évangélique de Genève n'a-t-il pas imprimé, en 1797, « que Luther et « Calvin sont les véritables auteurs de tous « les maux de l'Europe? »

Ne s'est-il pas écrié : « Oui, ce sont les

[1] On se permettra ici quelques répétitions, pour ne point affaiblir l'autorité des citations.

[2] *Pensées de Leibnitz*, in-8°, t. II, p. 131.

« réformateurs qui, en tournant les esprits « des hommes vers la discussion des dogmes « religieux, les ont préparés à discuter les « principes de la souveraineté, et ont sapé de « la même main et le trône et l'autel [1] ? »

Deux ans auparavant, ne prêchait-on pas en Angleterre, devant l'université de Cambridge, « que les écrivains protestants avaient « bouleversé la religion et le gouvernement, « et que la plus grande partie des livres im- « moraux et impies qui avaient enfin produit « l'apostasie générale étaient partis de cette « source [2] ? »

[1] *De la nécessité d'un culte public*, par M. Mallet, pasteur de Genève, in-8°, 1797, conclusion.

[2] A sermon preached before the university of Cambridge on the 3th of March 1797, by John Mainwaraing sr. d. professor in divinity. (*Critic Revew*, août 1795, p. 460.)

Condorcet n'a-t-il pas dit « que les hommes, « après avoir soumis les préjugés religieux à « l'examen de la raison, devaient nécessaire- « ment l'étendre bientôt jusqu'aux préjugés « politiques; qu'éclairés sur les usurpations « des papes, ils finiraient par vouloir l'être « sur les usurpations des rois.... Que les nou- « velles sectes enfin ne pouvaient, sans une « contradiction grossière, réduire le droit « d'examiner dans des limites trop resserrées, « puisqu'elles venaient d'établir sur ce même « droit la légitimité de leur séparation[1] ? »

Et Voltaire n'a-t-il pas dit « que le calvi- « nisme devait nécessairement ébranler le « fondement des États[2] ? »

[1] Condorcet, *Esquisse d'une histoire*, etc., in-8°, p. 201, 206.

[2] Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXVII

Quand un système a de tels accusateurs, il ne doit pas se plaindre s'il est soupçonné. — On ne dit donc point que *tous* les protestants sont mauvais, rien ne serait plus faux et plus ridicule; mais on dit que l'esprit de ce système est fondamentalement mauvais; qu'il fera donc toujours plus ou moins de mal; que dans ce moment il est particulièrement dangereux par son affinité avec le philosophisme destructeur qui nous ronge; et que la Russie est particulièrement exposée à cause des immenses facilités offertes dans ce pays à l'enseignement protestant.

Mais quand on voit un professeur protestant, introduit, sous quelque prétexte que ce soit, dans un séminaire grec, on doit croire qu'on n'en est plus à de simples projets, que le mineur est déjà attaché, et que l'explosion se fera peu attendre.

L'illuminisme s'est allié avec toutes les sectes parce qu'elles ont toutes quelque chose qui lui convient ; ainsi, il s'aide des jansénistes de France contre le pape, des jacobins contre les rois, et des juifs contre le christianisme en général.

C'est donc un monstre composé de tous les monstres, et si nous ne le tuons pas, il nous tuera.

C'est par cette multitude de relations et de points de contact qu'il est particulièrement dangereux, parce qu'il se fait servir ainsi par une multitude d'hommes qui ne le connaissent point.

Les juifs dont on vient de parler méritent une attention particulière de la part de tous les gouvernements, mais surtout encore de celui de Russie, qui en a beaucoup dans son sein ; il ne faut pas être étonné si le grand

ennemi de l'Europe les favorise d'une manière si visible, déjà ils disposent de propriétés immenses en Toscane et en Alsace; déjà ils ont un chef-lieu à Paris, et un autre à Rome, d'où le chef de l'Église a été chassé. Tout porte à croire que leur argent, leur haine et leurs talents sont au service des grands conjurés.

Le plus grand et le plus funeste talent de cette secte maudite, qui se sert de tout pour arriver à ses fins, a été depuis son origine de se servir des princes mêmes pour les perdre.

Ceux qui ont lu les livres nécessaires dans ce genre[1] savent avec quel art elle savait placer auprès des princes les hommes qui con-

[1] Comme l'histoire du jacobinisme, la correspondance de Voltaire avec Frédéric II, avec d'Alembert, etc.; livre de l'abbé Proyart, intitulé :

venaient à ses vues. Voltaire écrivait, le 17 novembre 1760 :

« L'infant parmesan sera bien entouré ; il « aura un Condillac et un Deleire ; si avec « cela il est bigot, il faudra que la grâce soit « forte. » (Cité dans l'ouvrage de l'abbé Proyart, p. 92.)

Le même insolent écrivait au roi de Prusse Frédéric II : « Pour l'impératrice de Russie, « la reine de Suède *votre sœur*, le roi de Po- « logne, le prince Gustave fils de la reine de « Suède, j'imagine que je sais ce qu'ils pen- « sent[1]. »

Et deux jours après il écrivait à son ami d'Alembert : « Nous avons pour nous l'im-

Louis XVI détrôné avant d'être roi, etc... *Der triumph der philosophie, in Achtzehnten.*

[1] *Ibid.*, p. 86.

« pératrice de Russie, le roi de Prusse, le roi « de Danemarck, la reine de Suède et son « fils[1]. »

Mais Frédéric II qui, malgré ses préjugés funestes, avait cependant du sang royal dans les veines, connaissait si bien ces hommes, que, même en écrivant à Voltaire, il ne pouvait s'empêcher de lui dire : « Désormais ces « messieurs (les philosophes) vont gouverner « l'Europe, comme les papes l'assujettissaient « autrefois[2]. »

Ce monarque fut un homme véritablement

[1] Voltaire à d'Alembert, 23 novembre 1770. *Ibid.*, p. 85. Il faut avouer que le fils de la reine de Suède a eu peu à se louer de l'association.

[2] Frédéric II à Voltaire ; Œuvres de ce dernier, t. LXXXVI, p. 56. La comparaison entre les papes et les philosophes est l'excès de l'aveuglement; mais ce n'est pas de quoi il est question ici.

extraordinaire ; il y avait en lui un philosophe et un roi, et souvent le premier était réfuté par le second. Ainsi lorsque les Jésuites furent expulsés d'Espagne, il écrivait à Voltaire :

« Voilà un nouvel avantage que *nous* venons « de remporter en Espagne[1], les Jésuites sont « chassés de ce royaume... à quoi ne doit pas « s'attendre le siècle qui suivra le nôtre ! L'é- « difice du fanatisme sapé par les fondements « va s'écrouler, et les nations transcriront « dans leurs annales que Voltaire fut le pro- « moteur de cette révolution[2]. »

Mais une autre fois il écrit au même : « Souvenez-vous, je vous prie, du Père de « Tournemine, votre nourrice (vous avez sucé

[1] Voilà le philosophe ! il se mêle à cette canaille et il ne dédaigne pas de dire *nous*.

[2] Frédéric II à Voltaire; Œuvres de ce dernier, t. LXXXVI, p. 248.

« chez lui le doux lait des Muses), et récon-
« ciliez-vous avec un ordre qui a porté des
« hommes du plus grand mérite[1]. » Et il ajoutait une autre fois : « Je ne connais pas de
« meilleurs religieux. — Ganganelli me laisse
« mes chers Jésuites, j'en conserverai la pré-
« cieuse graine pour en fournir à ceux qui
« voudront cultiver chez eux cette plante si
« rare[2]. »

Une fois il se félicite de ce que les abus de la dissipation forcent les princes à s'emparer des biens des reclus, les suppôts et les trompettes du fanatisme[3].

[1] Frédéric II à Voltaire, 18 novembre 1777, même volume, p. 286. Voilà le roi ! il est sorti de la fange. Ce n'est plus *nous*, c'est *moi*.

[2] 18 novembre 1777, *ibid.*, p. 286.

[3] A l'endroit cité des *Œuvres de Voltaire*, t. LXXXIX, p. 248, c'est *nous*.

Mais quand il est question de détruire chez lui, il s'arrête, il écrit à d'Alembert : « L'em-« pereur poursuit sans relâche son système de « sécularisation ; chez moi je laisse les choses « comme elles sont, le droit de propriété « sur lequel repose la société est sacré pour « moi[1]. »

C'en est assez pour faire voir l'action des conjurés sur les souverains, et les tristes victoires qu'ils ont remportées sur le bon sens de l'un des plus grands et des plus célèbres qui, tout en les méprisant, les a servis de la manière la plus déplorable et la plus efficace.

Mais le talent des illuminés ne se bornait pas, et ne se borne point encore, à verser dans

[1] C'est *moi*.—V. le livre allemand cité plus haut, *der Triumph der Philosophie*, t. II, p. 124.

l'esprit des princes les préjugés les plus funestes ; leur grand chef-d'œuvre est d'en obtenir les ordres dont ils ont besoin, tout en ayant l'air de leur demander des choses toutes différentes.

On peut affirmer que pendant tout le dix-huitième siècle les gouvernements de l'Europe n'ont presque rien fait d'un peu remarquable qui n'ait été dirigé par l'esprit secret, vers un but dont le souverain ne se doutait pas. La vérité de cette proposition peut se vérifier dans les grandes et dans les petites choses.

Ainsi, dans plusieurs pays on a déclamé contre les troupes privilégiées, particulièrement destinées à la garde des souverains. Le *prétexte* était la dépense, l'orgueil de ces hommes choisis, le danger des haines de corps, etc.... Le *motif* était l'abaissement des

souverains, car le mélange de force et d'éclat, qui distingue ces sortes de corps, pourrait être nommé *la cuirasse de la majesté*. Et personne ne le sait mieux que ceux qui proposent de la détacher[1].

Que n'a-t-on pas écrit en Europe contre les mainmortes? Le *prétexte* était le danger de l'accumulation des biens dans les mains qui n'aliènent jamais ; le *but* était d'empêcher les fondations pieuses et l'accroissement des biens ecclésiastiques.

Que n'a-t-on pas dit encore contre le célibat ecclésiastique? Le *prétexte* était le bien de l'État et la *population ;* le *but* était l'avilissement infaillible des *suppôts et des trompettes du fanatisme*.

[1] En effet, l'anéantissement de la *maison du roi* en France fut le prélude de la révolution.

Les livres ont été pleins de dissertations sur le danger des inhumations dans les églises. Le *prétexte* était la santé publique; le *but* était le désir de *civiliser* les sépultures, d'établir de plus le *pêle-mêle* des cimetières, et de *planter*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la démocratie en terre pour la faire germer ensuite au dehors, ce qui est arrivé[1].

Mille voix compatissantes se sont élevées en faveur des juifs. Le *prétexte* était l'humanité et même la politique; le *but* était uniquement de contredire les prophéties[2]. Et

[1] Il faut se rappeler ici l'usage ancien d'inhumer dans les églises ou autour des églises, dans les pays catholiques, et l'importance que l'opinion générale attribuait à ces sortes d'inhumations. Il faut de plus avoir vu les *cénotaphes* modernes.

[2] On l'a vu dans la fameuse lettre de d'Alembert imprimée parmi celles du roi de Prusse Fré-

l'on ne saurait trop regretter qu'ils aient réussi, en partie, ici ou là; car, pour le dire en passant, *jamais prince chrétien ne sortira, à l'égard des juifs, de la protection universelle due à tout sujet, et ne tâchera de les avancer vers l'État et les fonctions civiles, sans que son règne ne soit marqué par de grandes disgrâces et d'éclatantes humiliations*[1].

Avec quel art ces hommes ont su, pendant tout le dernier siècle, montrer aux souverains des périls imaginaires pour arriver à leurs fins! Ils se sont donnés eux-mêmes pour d'excellents sujets réellement et sin-

déric II, qui, ne s'embarrassant de rien, lui a permis de voir le jour.

[1] Joseph II enrôlait les juifs et les faisait assister à la messe avec leurs camarades. Les princes qui voudront hériter de ses succès et de sa réputation pourront l'imiter.

cèrement alarmés sur l'autorité royale menacée, disaient-ils, par les prêtres. Ils citaient des événements du onzième siècle, très-mal expliqués jusqu'à présent, et d'ailleurs aussi étrangers aux hommes de notre temps que la guerre du Péloponèse. Mais c'était le *prétexte;* et le *but* était d'ôter l'enseignement public au clergé, qui enseignait l'origine divine de la souveraineté et le devoir illimité de l'obéissance, le crime excepté.

La manière dont ils ont travaillé dans ce sens est quelque chose d'infiniment curieux. Ils n'ont cessé de présenter aux rois le sacerdoce, et surtout les Jésuites, que les illuminés ont en horreur pour de fort bonnes raisons, comme les ennemis des souverains; et, en même temps, ils les dénonçaient aux peuples comme les plus ardents fauteurs du despotisme. Il semble qu'une aussi grossière con-

tradiction se réfutait d'elle-même; mais point du tout. Par une de ces bizarreries, qui seraient très-plaisantes, s'il y avait quelque chose de plaisant dans un sujet aussi triste, ils ont assez bien réussi, de part et d'autre, en se donnant eux-mêmes pour les défenseurs des rois contre les prêtres qu'ils haïssaient certainement beaucoup, mais peut-être moins que les rois.

Voltaire doit être cité ici comme un exemple de la plus coupable et de la plus révoltante hypocrisie.

En parlant d'un décret de la Sorbonne, qui avait décidé que Henri IV ne pouvait être considéré comme roi de France, tant qu'il était protestant (question cependant très-problématique et qu'il vaut mieux passer sous silence), Voltaire s'écrie prophétiquement, comme le meilleur et le plus ardent

royaliste : « Et la Sorbonne existe encore [1] ! »

Mais, avec cette même plume qui lui servait à tracer cette belle exclamation, il écrivait, en confidence, à un ami :

« Les fidèles sujets qui combattent pour « ces messieurs-là (les souverains) sont de « terribles imbéciles. Gardez-moi ce secret « avec les rois et avec les prêtres. »

Et dans un discours à prétention que tout le monde sait par cœur, il s'écrie :

O sagesse du ciel ! je te crois très-profonde.
Mais à quel plat tyran as-tu livré le monde?

Voilà les défenseurs des rois ! Voilà les hommes que les souverains ont appelés dans

[1] *Essai sur l'histoire générale*, t. IV, édit. in-8, chap. CLXXIV, p. 4.

les cours, et par qui ils se sont laissé conduire ! Il ne pouvait arriver que ce que nous avons vu.

Et l'on se tromperait beaucoup si l'on s'imaginait que Sa Majesté Impériale risque moins chez elle, par cette doctrine, que les puissances méridionales réunies sous l'influence spirituelle du siége de Rome. Elle risque, au contraire, beaucoup plus ; car, comme on l'a déjà observé plus haut, la science, parmi nous, avait, en quelque façon, *épousé* la religion, et du mélange antique de nos institutions civiles et religieuses, il s'était formé un édifice immense et en apparence inébranlable. Cependant il est tombé. Qu'arrivera-t-il en Russie si les doctrines modernes pénètrent jusqu'au peuple, et si la puissance temporelle ne s'appuie plus que sur elle-même ? Un instant avant la ca-

tastrophe universelle, Voltaire disait, en France : *Les livres ont tout fait!* Répétons, au sein de l'heureuse Russie encore debout : Les livres ont tout fait, et prenons garde aux livres!

Un grand coup de politique dans ce pays serait de retarder le règne de la science, et de ménager, en attendant, à l'autorité souveraine une alliée puissante dans l'autorité ecclésiastique, pour le temps où la science devra parcourir, comme ailleurs, tous les canaux de la société.

Le projet d'exalter le clergé russe serait certainement l'un des plus dignes d'occuper l'âme et l'esprit d'un grand souverain ; mais ce sujet est très-délicat, surtout pour un étranger, et d'ailleurs il exigerait un ouvrage à part. On se bornera donc à l'indication du projet et aux vœux dont on l'accompagne.

Le résultat général de ce chapitre est :

1° Que l'*illuminisme* pris dans les deux sens abusifs suffisamment expliqués ci-dessus n'est pas dangereux pour l'État, ou l'est peu.

2° Que dans la troisième acception il l'est infiniment.

3° Que dans le sens le plus général de cette troisième acception, l'*illuminisme* est plutôt *un esprit* qu'une secte circonscrite, puisqu'il est le résultat de tout ce qui a été pensé de mal depuis trois siècles.

4° Que dans un sens plus restreint l'*illuminisme* est l'*amalgame du calvinisme et du philosophisme,* et que c'est surtout par cette doctrine que la Russie est le plus attaquable et le plus attaquée.

5° Qu'il y a eu d'ailleurs très-certainement, et qu'il y a même encore, suivant toutes les apparences, des sociétés propre-

ment dites organisées pour la destruction de tous les corps de noblesse, *de toutes les institutions nobles*, de tous les trônes et de tous les autels de l'Europe.

6° Que la secte qui se sert de tout, parait dans ce moment tirer un grand parti des juifs, dont il faut beaucoup se défier.

APPENDICE AU CHAPITRE QUATRIÈME

ET CONCLUSION

Il paraît utile de terminer cet opuscule, en mettant sous les yeux qui pourront le lire quelques fragments de la doctrine philosophico-protestante, afin que l'esprit général en soit plus connu.

Tout honneur étant dû à Luther, le véritable père de la secte, on commencera par lui, comme il est bien juste.

« Les princes sont communément les plus « grands fous et les plus fieffés coquins du « monde ; on ne saurait en attendre rien « de bon : *Ils ne sont sur la terre que les bour-*

« *reaux de Dieu, qui s'en sert pour nous châ-*
« *tier*. Puisqu'on punit les voleurs par la
« prison, les meurtriers par l'épée, les héré-
« tiques par le feu, pourquoi n'emploierions-
« nous pas les mêmes armes contre les apôtres
« de la corruption ?..... contre ces pustules
« de la Sodome romaine ? Pourquoi ne trempe-
« rions-nous pas nos mains dans leur sang ?...
« Il n'y a plus d'autre moyen à employer que
« d'attaquer, par la force, l'empereur, les
« rois et les princes [1]. »

« Être prince et n'être pas un brigand [2],
« c'est une chose presque impossible. »

[1] Luther, *Opp. latina,* in-fol., t. II, fol. 181, 182, 69.

[2] Proverbe du même Luther, cité dans le *Triomphe de la philosophie dans le dix-huitième siècle,* in-8, t. I, p. 52.

Après le père, écoutons les enfants, même les plus célèbres, même les plus modérés.

« De quelque manière que le prince soit « revêtu de son autorité, il la tient toujours « *uniquement du peuple*, et le peuple ne dé- « pend *jamais* d'aucun homme mortel qu'en « vertu de son consentement [1]. »

« Tout pouvoir réside essentiellement dans « le peuple ; et si le talent et la science de « quelques hommes ont pu l'engager à leur « confier un certain pouvoir *à temps*, c'est au « peuple qu'ils doivent rendre compte de « l'exercice de ce pouvoir [2]. »

[1] Noodt, *Du pouvoir des souverains*, dans le recueil de diverses pièces importantes traduites ou publiées par Barbeyrac, in-8, t. I, p. 41.

[2] *Memoirs of the life of sir William Jones* (auteur

« Il n'y a et il ne peut y avoir aucune loi « fondamentale obligatoire pour le corps du « peuple, pas même le contrat social. Il a « droit de les abroger toutes, et si même il « veut se faire du mal, personne n'a le droit « de l'en empêcher [1]. »

« Le peuple est la seule autorité qui n'ait « pas besoin d'avoir raison [2]. »

« Le peuple donc étant souverain, les gou- « vernants ne sont que ses magistrats, et il « peut changer le gouvernement quand il veut « et parce qu'il veut [3]. »

du texte cité), by lord Trignmouth, in-4. London, 1806, p. 200.

[1] Rousseau, *Contrat social*, liv. II, chap. I.

[2] Jurieu, cité dans la *Législation primitive* de M. de Bonald, t. I, p. 54.

[3] Condorcet, *Esquisse* citée, in-8, p. 243.

« *On peut donc excuser jusqu'à un certain* « *point* ceux qui firent le procès à Charles Ier « et qui l'envoyèrent à l'échafaud [1]. »

« Le meilleur gouvernement, le seul solide, « est le républicain. *Celui qui n'est pas repré-* « *sentatif n'est qu'une tyrannie* [2]. »

« Un monarque qui cesse d'être le berger « de son peuple en devient l'ennemi. L'obéis- « sance à un tel prince est un crime de haute

[1] *A letter to a Nobleman containing considerations on the laws relatives to dissenters*, etc., by a Layman. London, Cadell, 1790, in-8. *N. B.* L'auteur est un homme d'État qui avait rempli de grandes places. (*London revew*, juin 1790.)

[2] Kant, *Essai philosophique sur un projet de paix perpétuelle*, cité par Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, t. III, p. 356.

« trahison au premier chef contre l'humanité[1]. »

« La loi n'est rien si ce n'est pas un glaive « qui se promène indistinctement sur toutes « les têtes et qui abat tout ce qui s'élève au-« dessus du plan horizontal sur lequel il se « meut[2]. »

« Qu'importe à l'Église la tyrannie des « mauvais rois, pourvu qu'elle partage leur « pouvoir? Si les prêtres en général sont « si cruels, c'est que jadis sacrificateurs ou « bouchers, ils retiennent encore l'esprit de « leur premier état[3]. »

[1] *De l'esprit*, par Helvétius. (V. le *Journal historique et littéraire* du 1er janvier 1792, p. 24.)

[2] Raynal, *Histoire philosophique et politique*.

[3] Helvétius, *De l'homme*. (V. les Mémoires historiques de Soulavie, t. III, chap. LXXXV, p. 147.)

« Dès que le vice rend l'homme heureux, « il faut aimer le vice [1]. »

Observons en passant que Raynal et Helvétius, auteurs des trois derniers textes qu'on vient de lire, sont cités dans le discours prononcé à l'ouverture du lycée de Czarskocelo, le 19 octobre dernier, et imprimé avec permission de la censure. C'est un augure décisif, et les parents sauront au moins quels livres leurs enfants doivent rencontrer sur la table de leurs professeurs.

Continuons, et après avoir exposé la profession de foi politique, passons à la religieuse.

L'ordre qui se montre dans l'univers ou qu'on croit y apercevoir, ne prouve point qu'il y aît un Dieu ; *car rien de ce qui est hors*

[1] Helvétius, *De l'esprit*. (V. le journal cité, p. 24.)

de nous n'est certain [1], et avant tout, *c'est une question de savoir s'il existe réellement un auteur de tout ce que nous voyons* [2].

« Nous présupposons l'existence de cet « Être, *mais quoi ? mais comment ?* C'est sur « quoi les plus grands et les plus sages des « hommes doivent confesser leur ignorance : « la raison éteignant son flambeau nous laisse « dans l'obscurité. L'imagination seule erre « dans ces ténèbres, et crée des fantômes [3]. »

[1] Axiome fondamental de Kant.

[2] Discours de Kant à M. Karamsin, tiré du Voyage de ce dernier. On cite ici la traduction anglaise in-12. Londres, 1803.

[3] *What? how? on this point*, etc..., *reason extinguishes his torch.... our imagination indeed can wander in this obscurity, and create Phantoms.* (Ibid.)

C'est ici le lieu d'observer que dans le règlement de l'institut pédagogique imprimé dans le

En tout cas, « il n'y a pas moyen de prouver « par la raison qu'il n'y ait qu'un Dieu ; l'u-« nité de dessein ne prouve rien, car elle « pourrait fort bien être l'ouvrage *de plusieurs* « *Dieux qui seraient d'accord* [1]. »

« D'ailleurs cette unité prouverait tout au « plus qu'il n'y a qu'un Dieu dans le monde « où nous vivons ; mais nullement qu'il n'y a

Journal de l'instruction publique, n° IX, § 66, il est statué *que la métaphysique sera enseignée selon la méthode de Kant.*

Comme on se moque de la Russie et de son souverain ! L'auteur de cet écrit ne peut citer qu'une traduction française de ce règlement; mais il se croit sûr qu'elle est exacte.

[1] Discours qui a remporté le prix de l'académie de Leyde, sur la question de savoir *si l'on peut prouver par la raison qu'il y a un Dieu et non plusieurs,* par M. Wyttembach, Suisse réformé, pro-

« pas d'autres mondes, qui ont aussi chacun « leur Dieu [1]. »

Sur les progrès de cette admirable doctrine on peut entendre utilement les aveux d'un homme déjà cité, et connu par son insigne ingratitude envers la Russie.

« Ce que j'admire le plus dans les écrits de « Kant *qui tous respirent la plus pure liberté*, « c'est de voir qu'ils sont tous imprimés et « réimprimés à Berlin et à Königsberg..... « *un déisme pur et la saine morale de Jésus* y

fesseur à Amsterdam. Luxembourg, 1780, t. I, in-8.

Le prix accordé à cet ouvrage par une académie protestante est quelque chose de très-remarquable.

[1] Wyttembach, *ibid. Non illud etiam efficies non posse plures esse deos, quorum quisque suum mundum habeat.*

« sont même enseignés publiquement dans « quelques églises sous le nom de *christia-* « *nisme raisonnable*. J'ai assisté à la confir- « mation des princesses de Holstein-Beck, éle- « vées dans cette nouvelle doctrine *qui fait* « *tous les jours de nouveaux progrès et dont* « *les disciples de Kant sont partisans zélés*[1]. »

Ne voulant point rendre ce mémoire fasti-dieux par un trop grand nombre de citations, on se bornera à en ajouter deux, tout à fait propres à montrer le génie fondamental et le résultat de la doctrine protestante. Écoutons l'Église anglicane, qui est certainement ce qu'il y a de plus respectable dans le système protestant :

[1] Mosson, *Mémoires secrets sur la Russie*, t. III, p. 356. Ils auront soin de l'institut pédagogique : qu'on les laisse seulement faire.

« Toutes les Églises protestantes se sont « trompées, même dans la morale, même « dans le dogme : ainsi l'on n'est obligé d'en « croire aucune[1]. »

C'est la pure doctrine de Luther et de son tranquille disciple Mélanchton, lesquels ont décidé dans leur sagesse : *Que toute profession de foi n'est bonne que pour le moment où on l'écrit, et que chaque article de foi peut être changé suivant le temps et les circonstances*[2].

Cette doctrine mène loin ; aussi l'Église anglicane, dans l'article cité, ajoute tout de suite, *qu'il n'y a d'autre règle que la parole de Dieu.*

[1] Extraits des XXXIX articles imprimés partout.

[2] Luthers Alten Werke, p. VI, p. 1226. *Forma concordiæ*, p. 571, 651. Mélanchton, *Épîtres choisies* (latines), publiées par Pencer. Ép. II, à Luther, p. 3, 4.

Mais tout le monde voit que la question recommence, car il s'agit de savoir comment on interprétera cette parole. Or, sur cet article, tous les protestants n'ont qu'une voix : *Ce droit appartient à tout le monde.*

Et l'exposition de la nature et de l'étendue de ce droit, faite par un publiciste protestant, mérite d'être méditée par tous les souverains :

« Chacun a droit *par la loi de nature* de
« décider par lui-même quel parti est le plus
« sûr dans une chose aussi sérieuse..... Si le
« souverain entreprend de contraindre *ou de*
« *gêner* ses sujets sur ce point, *ils ont droit*
« *de lui résister les armes à la main,* comme
« ils auraient celui de défendre leur vie, leurs
« biens et leur liberté contre un tyran[1]. »

Et ce venin, déjà si terrible en lui-même,

[1] Barbeyrac, notes sur le *Traité du droit de la*

a été concentré de nouveau et renforcé jusqu'à un degré incalculable, par son mélange avec le philosophisme moderne, sur quoi l'on peut dire *que la réforme a épousé son fils;* car les fatales doctrines du dix-huitième siècle ne sont très-évidemment que la conséquence immédiate du principe protestant. Si les Russes, qui sont un peu sujets à badiner avec tout (on ne dit pas *de* tout), badinent aussi avec ce serpent, aucun peuple ne sera plus cruellement mordu.

nature et des gens, de Puffendorff, liv. VIII, ch. VIII, § 5, note 7.

Bientôt les universités protestantes ou *protestantisées* feront lire ce texte aux rascolniques, qui le trouveront certainement très-beau.

CONCLUSION

CONCLUSION

En résumant tout ce qui a été dit, il semble que pour des hommes sages qui ne se repaissent point de vaines théories, mais qui s'en tiennent au bon sens et à l'expérience, les maximes conservatrices se réduiraient pour la Russie au petit nombre suivant :

I

Restreindre l'affranchissement, loin de le favoriser par aucune loi, car toute loi faite

dans ce sens serait mortelle ; et retrancher en même temps, par tous les moyens possibles, les abus qui pourraient le faire trop désirer par le peuple.

II

Ne jamais récompenser l'affranchissement comme une action moralement bonne et politiquement utile de la part des nobles.

III

Ne jamais accorder la noblesse qu'à la richesse territoriale et au mérite réunis; n'anoblir même le mérite qu'en l'enrichissant ou en le mettant sur la voie des richesses légitimes. Mais surtout, et par-dessus tout, n'accorder jamais les distinctions de la noblesse

au commerce, tant qu'il est commerce, et qu'il n'a que ses portefeuilles[1].

IV

Restreindre de même la science, de plusieurs manières, savoir :

1° En ne la déclarant nécessaire, *en général* à aucun emploi civil ou militaire ;

2° En n'exigeant que les connaissances essentiellement nécessaires à certains états; comme les mathématiques au génie, etc.;

3° En supprimant tout enseignement public, des connaissances qui peuvent être livrées au goût et aux moyens de chaque par-

[1] Le sceptre d'un souverain n'est point une archine et son trône n'est point un ballot. On n'a cessé de crier pendant tout le dernier siècle : *Commerce! commerce!* Mais il n'a besoin que d'or; qu'il nous laisse le reste.

ticulier ; comme l'histoire, la géographie, la métaphysique, la morale, la politique, le commerce, etc.[1];

4° En ne favorisant d'aucune manière la propagation des sciences vers les dernières classes du peuple ; et en gênant même, sans le montrer, toute entreprise de ce genre qui pourrait être imaginée par un zèle ignorant ou pernicieux.

V

Favoriser la bonne harmonie et le rappro–

[1] On établit le principe véritablement *économique* et *politique*, mais sans prétendre avancer rien de tranchant ou d'exagéré. Les gouvernements doivent quelque chose peut-être à la folie du siècle ; assez cependant pour la tranquilliser, mais jamais assez pour la favoriser.

chement des deux religions Grecque et Latine, qui dans le fond n'en sont qu'une, et les laisser enseigner en paix ; vu que n'enseignant et ne prêchant l'une et l'autre que foi et soumission, l'État n'a rien à craindre d'elles.

VI

En regardant cette seconde religion comme une véritable alliée de l'État, la protéger de la manière qu'elle désire ; c'est-à-dire en ne lui donnant que des supérieurs qui aient son esprit et son suffrage.

VII

Ne s'embarrasser nullement des protestants qui passent à l'Église catholique, pas plus que des catholiques qui passent à la communion protestante. C'est leur affaire, et dès que

l'État accorde la liberté réciproque, personne n'a rien à dire.

VIII

Veiller au contraire sans relâche sur l'enseignement protestant ; le tenir à sa place et empêcher avec une silencieuse prudence, et autant que la chose est possible, qu'il ne s'insinue dans le domaine des deux Églises, car c'est le dissolvant universel.

IX

Donner autant qu'il sera possible des maîtres russes aux Russes ; mais s'il faut absolument admettre dans une école russe une religion étrangère, préférer la catholique à la protestante.

X

Soumettre à l'inspection la plus rigoureuse,

les étrangers (surtout allemands et protestants) qui arrivent dans ce pays pour y enseigner la jeunesse dans quelque genre que ce soit, et regarder comme très-certain que, sur cent hommes de cette espèce qui arrivent en Russie, l'État fait au moins quatre-vingt-dix-neuf acquisitions funestes ; car celui qui a des biens, une famille, des mœurs et une réputation, reste chez lui [1].

Il ne paraît pas que, dans ces dix articles, il y ait rien d'idéal, rien de paradoxal, ni surtout un seul atome d'esprit de parti ; car

[1] Le plus sage prince d'Allemagne dit un jour, en voyant partir de chez lui certains docteurs qui se rendaient en Russie : « Je suis bien aise d'en « être défait, mais bien fâché que l'empereur de « Russie les reçoive. »

si, sous le prétexte de l'impartialité, on ne pouvait pas montrer le mal et le nommer, il s'ensuivrait qu'il ne serait pas même permis de dire du mal de la fièvre. Tout ce qui a été dit est fondé sur l'expérience, sur la connaissance intime des hommes, du siècle, des circonstances, et de la Russie en particulier. Chaque assertion est appuyée sur des témoignages incontestables, tous arrachés aux accusés *par la torture de la vérité*. Le temps, il n'est pas permis d'en douter, prouvera bientôt la solidité de ces observations; mais il y a deux démonstrations possibles, et c'est à quoi il faut prendre garde.

Y aurait-il jusqu'ici, par hasard, quelque témérité de la part d'un étranger à se mêler ainsi de dire son avis sur des points d'admi-

nistration intérieure? Il y en aurait sans doute si l'écrit était public, s'il n'était pas le fruit d'un encouragement intérieur, s'il n'était pas confié à la prudence, ou s'il était écrit dans un esprit de critique qui serait tout à fait inexcusable ; mais les intentions de l'auteur sont visibles, et il ne croit pas qu'elles se soient démenties une seule fois. Comment la passion ou le préjugé auraient-ils pu entrer si mal à propos dans un cœur entièrement occupé par le respect et par la reconnaissance? Tout se rapporte à la sûreté, au bonheur, à la gloire de Sa Majesté Impériale. Chaque ligne est dictée par le plus vif attachement à son aimable et auguste personne.

16-28 décembre 1811.

APPENDICE

APPENDICE

Pétersbourg, 26 juin 1810.

Monsieur le comte,

Une de ces bizarreries qui distinguent le dix-huitième siècle ayant fixé en Russie un ordre fameux, exclu des pays catholiques, où il était particulièrement dévoué à l'éducation de la jeunesse, je croirais n'avoir rempli qu'à demi la tâche que je me suis imposée, si, dans une suite de lettres où j'ai eu l'honneur de vous entretenir de l'éducation publique, je n'en consacrais pas une ou deux à vous parler des Jésuites.

On peut dire de cet ordre, en ne se rapportant

qu'à votre pays : *Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu.* Quoique je fasse profession de lui être fort attaché, il me semble cependant que je puis éviter l'ombre même de la crainte d'être trompé par mon attachement, et suspect à votre sagacité ; car il y a un moyen infaillible de juger un ordre comme un particulier : *c'est de remarquer par qui il est aimé et par qui il est haï ;* et ce moyen est celui dont je vais me servir.

En observant ici que cet ordre peut s'honorer de dix-sept approbations du saint-siége et de celle d'un concile général, je ne ferais peut-être pas autant d'effet que si j'étais dans un pays catholique. Partout cependant une telle approbation vaut quelque chose ; mais je veux particulièrement chercher des témoignages qui ne puissent être suspects d'aucune manière.

Le siècle qui vient de finir a proclamé Bacon le *restaurateur des sciences*, mais lui-même ac-

cordait expressément ce titre à l'ordre des Jésuites. C'est lui qui a dit : « L éducation de la « jeunesse, cette noble partie de la discipline « antique, a été ranimée de nos jours et comme « rappelée de l'exil par les Jésuites, dont l'ha- « bileté et les talents sont tels, qu'en pensant à « eux je me ressouviens de ce qui fut dit jadis « au Persan Pharnabaze par le roi grec Agésilas : « *Étant ce que vous êtes, que n'êtes-vous des* « *nôtres !* »

Il ajoute : « Pour arriver à un bon système « d'éducation, le chemin serait court; il suffit « de dire : *Consultez les écoles des Jésuites*, ja- « mais on n'a inventé rien de mieux[1]. »

[1] *Quæ nobilissima pars priscæ disciplinæ revocata est aliquatenus, quasi postliminio, in Jesuitarum collegiis, quorum quum intueor industriam solertiamque tam in doctrina excolenda quam in moribus efformandis, illud occurrit Agesilai de Pharnabazo :* « *Talis quum sis, utinam noster esses !...* »

Grotius, autre protestant fameux, dit que « les Jésuites exerçaient une grande puissance sur l'opinion, à cause de la sainteté de leur vie, et du parfait désintéressement avec lequel ils instruisaient la jeunesse dans les sciences et dans la religion [1]. »

Henri IV, à peine monté sur le trône, se hâta de les rétablir, et choisit une direction parmi eux.

Richelieu a écrit, dans son testament, qu'*il ne connaissait rien de plus parfait que l'institut de cette société, et que tous les souverains pourraient en faire leur étude et leur instruction.*

Ad pædagogiam quod attinet brevissimum foret dictu, « Consule scholas Jesuitarum, » nihil enim quod in usu venit his melius. (Baco., *de Augm. scient.*, lib. I, vers. init., et lib. VI, id.)

[1] Grotii *Ann. Belg.*, p. 194, cité dans le livre allemand intitulé *Der Triumph der Philosophie im achtzehntem jahrhundert*; *Germantowen*, in-8, t. I, p. 412.

Descartes, élevé par eux, n'en parlait jamais qu'avec estime[1].

On sait de quelle confiance les honora Louis XIV, et quel rôle ils jouèrent dans ce siècle fameux. Le duc de Saint-Simon, ennemi personnel des Jésuites, avoue cependant, dans le chapitre qu'il a fait sur eux dans ses Mémoires, qu'*ils avaient un extrême talent pour former les jeunes gens à la probité et à l'amour des sciences.*

Or, tout est contenu dans ces deux points; car lorsque l'homme est honnête et savant, que lui manque-t-il?

Le grand Condé fit profession toute sa vie d'une sincère amitié pour eux, et il leur fit en mourant le présent le plus honorable : il leur légua *son cœur et son fils*[2].

[1] Malebranche, *Rech. de la vérité,* liv. III, c. VI, n° 4.

[2] V. l'oraison funèbre de ce prince par le P. Bourdaloue.

Frédéric II est encore un témoin irréprochable sur cet article. En sa qualité de philosophe et d'ennemi déclaré du christianisme, il ne dédaigna pas de faire *chorus* avec la secte ; et il écrivait à Voltaire, au moment de la suppression des Jésuites : *Nous venons de remporter un grand avantage*[1].

Mais lorsqu'il fut question de les détruire dans ses propres États, alors le souverain éclipsa le philosophe. Il ne dit plus *Nous;* il écrivait au contraire : *Je ne connais pas de meilleurs prêtres*. Il disait à ce même Voltaire : *Réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, et qui, le siècle passé, a fourni à la France des hommes du plus grand génie.* — Il ajoutait : *Ganganelli me laisse nos chers Jésuites. J'en conserverai la précieuse*

[1] Le roi de Prusse à Voltaire; Œuvres de ce dernier, t. LXXXVI, édit. de Kehl, p. 248.

graine, pour en fournir à ceux qui voudraient cultiver chez eux cette plante si rare[1].

Enfin, il fallut lui faire, de Paris, une violence formelle pour obtenir de lui qu'il publiât la bulle de suppression dans ses États.

Catherine II, esprit élevé et plein d'idées souveraines, suivit cet exemple et le surpassa.

Paul Ier, que personne n'accusera de n'avoir pas connu ses droits, persista dans les mêmes vues, sans que jamais les suggestions les plus habiles aient pu lui donner de l'ombrage contre les Jésuites.

Les Jésuites, dit le général Dumouriez, *avaient le grand art d'élever l'âme de leurs disciples par l'amour-propre, et d'inspirer le courage,*

[1] Le roi de Prusse à Voltaire; Œuvres de ce dernier, t. LXXXVI, 18 novembre 1777, p. 286.

le désintéressement et le sacrifice de soi-même[1]. Ce n'est pas peu, comme on voit.

Mais rien n'est aussi curieux que le témoignage de Lalande. Il ne tarissait pas sur l'éloge des Jésuites; il reprochait à leurs ennemis *d'avoir détruit une société qui présentait la plus étonnante réunion qu'on ait jamais vue des sciences et de la vertu*. Il ajoute : *Carvalho* (*Pombal*) *et Choiseul ont détruit le plus bel ouvrage des hommes, dont aucun établissement sublunaire n'approchera jamais, l'objet éternel de mon admiration, de ma reconnaissance et de mes regrets*. Il finit par dire *qu'il avait eu jadis l'envie d'entrer dans cet ordre, et qu'il regrettait*

[1] Mémoires du général Dumouriez. Hambourg, 1795, t. I, p. 15. Cet homme, alors plein d'idées philosophiques et révolutionnaires, ajoute à l'éloge que lui arrache la vérité ces mots, *par l'amour-propre*. Il faut bien lui passer cette petite consolation.

toujours de n'avoir pas suivi une vocation qu'il devait à l'innocence et au goût de l'étude [1].

Si l'on ajoute à ces témoignages si désintéressés celui de tant d'hommes éminents en sainteté et en science, tels que saint François de Sales, Fénélon, etc., etc., qui ont particulièrement aimé et chéri cet ordre ; si l'on se rappelle que le clergé de France, assemblé en 1762, disait au roi Louis XV : *Sire, défendez les Jésuites comme vous défendriez l'Église catholique !* il semble que rien ne manque à cette société pour lui concilier l'estime et la confiance d'un gouvernement étranger même à cette Église.

[1] Voyez la lettre de Lalande, dans le *Journal des Débats,* 15 pluviôse an VIII (3 février 1799), et le livre cité à la page 334 : *Der Triumph,* etc., t. I, p. 460.

Ces témoignages, de la part d'un homme qui s'était déclaré *officiellement* chef des athées, sont ce qu'on peut imaginer de plus curieux.

On peut cependant ajouter à cette recommandation en citant ceux qui ont honoré les Jésuites de leur haine ; car l'on ne trouvera pas un ennemi de l'Église et de l'État, un seul révolutionnaire, un seul illuminé, en un mot, un seul ennemi du système européen, qui ne le soit aussi de ces religieux.

Calvin écrivait à son ami de Bèze, il y a trois siècles : *Quant aux Jésuites, qui s'opposent particulièrement à nous, il faut les tuer ; ou si cela ne peut se faire commodément, il faut les chasser, ou au moins les accabler à force de mensonges et de calomnies.*

Dès lors, rien n'a changé. L'un des plus fameux disciples de Calvin, d'autant plus dangereux qu'il était masqué, disait, dans le siècle suivant :

« *Il n'y a rien de plus essentiel que de ruiner le crédit des Jésuites ; en les ruinant on ruine*

Rome, et si Rome est perdue, la religion se réforme d'elle-même[1]. »

Et, de nos jours, Rabaud de Saint-Étienne, ministre protestant, et l'un des membres les plus fanatiques de l'assemblée qui a bouleversé la France et ensuite le monde, a rendu, sur cet article, un témoignage non moins curieux. En parcourant les causes qui amenèrent et facilitèrent cette funeste révolution, il compte parmi les plus décisives la destruction des Jésuites. Il dit : *Les ennemis les plus violents et les plus habiles de la liberté d'écrire, les Jésuites, avaient disparu, et personne depuis n'osa déployer le même despotisme et la même persévérance*[2].

[1] Lettre de Fra Paolo Scarpi (qu'on a si justement nommé *catholique en gros et protestant en détail*), du 5 juillet 1619, citée dans sa vie écrite par le Courrayer, et placée à la tête de la traduction du concile de Trente.

[2] *Précis historique de la Révolution française*, in-12, 1792; liv. I, p. 17.

Tous les observateurs, au reste, demeurent d'accord que la révolution de l'Europe, qu'on appelle encore *révolution française*, était impossible sans la destruction préliminaire des Jésuites.

Cet éloge est grand sans doute, et cependant on peut y ajouter encore, puisque l'auteur protestant d'une histoire ecclésiastique, écrite de nos jours, avec tous les préjugés de sa secte, avoue expressément que, *si les Jésuites avaient existé avant l'époque de la Réforme, jamais le protestantisme n'aurait pu s'établir*, *et que, s'ils n'avaient paru, cette révolution serait devenue universelle*[1].

[1] Wære der orden der Jesuiten nicht gewesen, so würde die Kirchen-Reformation... keiner Wierderstand mehr gefunden haben. Hingegen, wære er auch schon for der Reformation gewesen, so würde wohl keine Reformation erfolgt. (Allgemeine Geschichte der

Tout homme d'État, qui réfléchira attentivement sur ces témoignages choisis entre mille, sera convaincu que les novateurs qui travaillent presque à visage découvert pour renverser ce qui reste d'ordre et de bonheur en Europe n'ont pas d'ennemis plus courageux, plus intelligents et plus précieux pour l'État que les Jésuites, et que, pour mettre un frein aux opinions qui ont ébranlé le monde, il n'a pas de meilleur moyen que de confier l'éducation de la jeunesse à cette société [1].

christlichen Kirche : won d. Heinr. Phil. cour. Henke, Professor der Theol. zu Helmstadt. Braunschweih, 1794, t. II, dritter Theil, p. 69.)

[1] M. de Maistre écrivait en 1810. Il pourrait aujourd'hui beaucoup ajouter à ces témoignages *inverses* en faveur des Jésuites. On comprend que les noms, les œuvres et les qualités des ennemis des Jésuites qui ont paru depuis quarante ans n'affaibliraient sa thèse ni dans son esprit, ni dans l'esprit d'aucun homme sérieux et de bonne foi.

(Note de *l'Univers.*)

Les révolutionnaires le sentent bien ; aussi, pour se débarrasser de ces ennemis incommodes, ils s'y sont pris d'une manière qui n'a que trop souvent réussi. Ils ont tâché de les rendre suspects aux souverains, en les accusant de *se mêler des affaires politiques*.

Il est extrêmement important, Monsieur le comte, d'écarter ce piége, qui est tout à la fois *très-fin* et *très-fort;* j'aurai l'honneur de vous présenter à cet égard deux réponses également péremptoires.

1° J'emprunte la première de Frédéric II ; car, dans la crainte d'avoir l'air de céder à des préjugés d'affection ou d'éducation, je tâche toujours de chercher mes autorités parmi des hommes au-dessus de tout soupçon, comme ayant été agités par des préjugés diamétralement contraires.

Je sais bien, disait donc ce fameux personnage, auquel il n'a manqué que d'avoir été élevé et dirigé par ces mêmes hommes, *je sais bien qu'ils*

ont cabalé et qu'ils se sont mêlés d'affaires; mais c'est la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il souffert? Je ne m'en prends pas au père le Tellier, mais à Louis XIV[1].

Cette observation seule est péremptoire. S'il plaisait à un souverain de faire gouverner son royaume par les officiers de sa garde, il serait bien le maître. Les officiers seraient sans doute tenus d'obéir; et s'il leur arrivait de se laisser séduire par l'exercice de la puissance et d'en abuser quelquefois, il leur arriverait ce qui est arrivé, ce qui arrive et ce qui arrrivera à tous les hommes. Faudra-t-il dire ensuite : *Les officiers de la garde ont cabalé, ils se sont mêlés d'affaires; il faut supprimer la garde?* Rien ne serait plus extravagant; car il faudrait prouver d'abord que

[1] Frédéric II à Voltaire, dans la lettre citée plus haut, du 18 novembre, Œuvres de Voltaire, t. LXXX, p. 288.

d'autres auraient mieux fait, ce qui ne serait pas aisé, et ensuite on devrait dire comme Frédéric II : *C'est la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il souffert? Je ne m'en prends point aux officiers de la garde, mais au souverain.*

Les Jésuites sont engagés par leurs vœux à élever gratuitement la jeunesse dans la religion et dans les sciences, et à civiliser les nations sauvages, sous le bon plaisir des deux puissances temporelle et spirituelle. Cette tâche est assez noble, et ils sont assez occupés dans ce monde. S'il plaît aux souverains de les tirer de leur solitude à certaines époques et de les consulter sur quelques objets, encore une fois les rois sont les maîtres, et les Jésuites doivent répondre de leur mieux à cette confiance, comme tous les autres sujets qui seraient dans le même cas.

Les souverains pensent-ils, au contraire, qu'il y ait du danger à se servir, dans aucune occasion, du ministère et des connaissances de ces hommes

habiles (ce qui serait encore assez difficile à prouver), il n'y a qu'à les laisser chez eux, à leurs fonctions ordinaires.

Voilà à quoi se réduit ce grand épouvantail des *Jésuites mêlés dans les affaires*.

Mais il y a une autre observation à faire, que vous trouverez peut-être, Monsieur le comte, encore plus importante et plus décisive que la précédente.

2° Deux sectes n'ont cessé d'agiter l'Europe depuis le seizième siècle : *les calvinistes*, *et leurs cousins les jansénistes*[1], et les Jésuites leur ont résisté avec une force et une persévérance qui tiennent du prodige. Ces sectaires, toujours intriguant dans l'État et se mêlant à l'État pour le ren-

[1] Les raisonneurs de jansénistes,
Et leurs cousins les calvinistes, etc.

Voltaire, Œuvres. Deux-Ponts, 1791, in-12, t. XVI; Poésies mêlées, n° 185, p. 150.

verser, s'appelaient eux-mêmes *l'État*, et faisaient croire à l'État, ensorcelé par leurs manœuvres, qu'on l'attaquait en les attaquant. Je n'en veux pas d'autre preuve que le témoignage de ce même duc de Saint-Simon que j'ai cité plus haut, car j'aime toujours choisir mes témoignages parmi les ennemis les plus éclairés de la société.

Après l'éloge qu'il en fait très-justement, et que j'ai cité, il ajoute qu'*ils se montraient trop passionnés contre les calvinistes et les jansénistes*. (Mémoires du duc de Saint-Simon, *ibid.*)

C'est reprocher au chien son aversion pour le loup. Ce n'est pas parce que les rois de France ont *trop cru* les Jésuites, c'est parce qu'ils ne les ont pas *assez crus*, qu'ils ont perdu *le plus beau royaume après celui du ciel* [1]. La destruction

[1] *Si quando te Deus ad suum regnum, quod solum tuo melius est, vocaverit*, etc. (Grotius, dans l'épître dédicatoire de son Traité du droit de la guerre et de la paix, au roi de France Louis XIII.)

de cet ordre a livré l'ancienne France aux bêtes féroces qui l'ont dévorée. Fidèle à la maxime que j'ai adoptée de citer toujours le moins possible ce qu'on appelle aujourd'hui *les dévots*, c'est-à-dire tous les hommes sages, religieux et sujets fidèles, c'est encore Voltaire que j'appelle en témoignage sur ce point. La conscience est une espèce de torture qui extorque la vérité aux malfaiteurs. Vous ne serez pas fâché, Monsieur le comte, que je vous fasse lire les vers qui lui échappèrent à l'époque de la destruction des Jésuites. Les voici :

Les renards et les loups furent longtemps en guerre;
Nos moutons respiraient : nos bergers diligents
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs.
Les loups vont désoler la terre.
Nos bergers semblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups[1].

[1] Œuvres de Voltaire, t. cité, n° 166, p. 150.

De la part d'un homme tel que Voltaire, c'est une injure modeste que celle de *renards,* et les Jésuites doivent remercier. Cette politesse, au reste, lui fait dire une absurdité palpable ; car qui a jamais entendu dire que les renards se battent avec les loups, ou qu'ils dévorent les moutons? Il aurait dit sans doute les *lions* ou les *tigres,* au lieu de *renards,* si sa conscience ne l'avait pas forcé de s'avouer à lui-même que l'État n'avait rien à craindre des Jésuites, et que tout le danger venait de leurs ennemis.

Maintenant que les prétendus *bergers,* c'est-à-dire les parlements gangrenés de philosophisme et de jansénisme, en s'entendant avec les *loups,* c'est-à-dire avec les jansénistes *et leurs cousins,* ont fait le beau chef-d'œuvre que nous contemplons depuis vingt ans, tous les gens sensés doivent savoir à quoi s'en tenir.

Voilà, Monsieur le comte, comment les Jésuites *se sont mêlés de la politique.* C'est en

criant aux souverains, d'une voix infatigable, et pendant trois siècles : *Voilà le monstre ! prenez garde à vous ! Point de milieu ! Il vous tuera, si vous ne le tuez ou si vous ne l'enchaînez.*

Et ne croyez pas même, Monsieur le comte, à cette persécution furieuse exercée par les Jésuites contre leurs ennemis, sur la fin du règne de Louis XIV : à qui pourrions-nous croire sur ce point plus qu'à madame de Maintenon ? Elle écrivait cependant au cardinal de Noailles, le 17 février 1701 : « Jamais les Jésuites n'ont *été plus faibles qu'ils ne le sont. Le père de la Chaise n'ose parler ; leurs meilleurs amis en ont pitié ; ils n'ont de pouvoir que dans leur collége... Le bonhomme* (le père de la Chaise), *encore un coup, n'a aucun crédit*[1]. »

Rien ne me serait plus aisé que de vous faire

[1] V. l'*Histoire de Fénelon*, par M. de Bausset, t. III, liv. VI, p. 20.

voir, l'histoire à la main, que les jansénistes influèrent bien plus que leurs adversaires dans les affaires publiques, et que plus d'une fois les gens sages eurent lieu de s'étonner de la douceur du gouvernement contre des sectaires aussi hardis et aussi obstinés.

Pour se former une idée nette du système que les Jésuites n'ont cessé de combattre, il faut considérer avant tout le calvinisme, car c'est de là que tout part. Laissons là Bellarmin, Bossuet et leurs adhérents ; commençons par le ministre anglican Jean Jortin, homme très-distingué parmi les théologiens anglais :

« *Le calvinisme*, dit-il, *est un système religieux qui présente des créatures humaines sans liberté, des dogmes sans raison, une foi sans motifs, et un Dieu sans miséricorde*[1]. »

[1] *A religious system consisting of human creatures without liberty, doctrines without sense, faith without rea-*

A la suite de cette définition, qui ne pèche pas par l'obscurité, je vous citerai Voltaire (car c'est toujours mon héros) : « *Le calvinisme*, dit-il, *devait nécessairement enfanter des guerres civiles, et ébranler les fondements des États... Il fallait qu'un des deux partis pérît par l'autre... Partout où l'école du calvinisme dominera, les gouvernements seront renversés*[1]. »

Je vous citerai un ministre génevois, qui écrivait en 1797, sous le voile de l'anonyme (néanmoins assez transparent) : « *Oui, ce sont les réformateurs qui, en sonnant le tocsin sur le pape et sur Rome... et en tournant les esprits des hommes vers la discussion des dogmes religieux, les ont préparés à discuter les principes de la*

son, and a God without mercy. (Jortin, dans *l'Anti-Jacobin*, juillet 1803, n° 61, p. 231. Ce ministre écrivait vers le milieu du siècle dernier.)

[1] *Siècle de Louis XIV*, ch. XXXIII, et *Siècle de Louis XV*.

souveraineté, et ont sapé, de la même main, le trône et l'autel[1]. »

Je vous citerai de très-estimables journalistes anglais qui écrivaient, il n'y a que sept ans : « *Le calvinisme est ce qu'on peut imaginer de plus absurde et de plus impie... Les dogmes de Calvin, envisagés dans leur vrai point de vue, présentent une masse si révoltante d'impiétés, de blasphèmes, de contradictions et de cruautés qu'ils ne peuvent manquer d'inspirer l'horreur et le mépris à tout homme qui a conservé quelques sentiments de respect pour l'Être suprême, quelque mouvement de bienveillance pour ses semblables, quelques lueurs de raison et de sens commun*[2]. »

Je vous citerai un professeur de théologie an-

[1] *De la nécessité d'un culte religieux*, par M*** (de Genève), in-8, 1797. Conclusion.

[2] *Anti-Jacobin, review and magazine*. Mai 1803, n° 59, p. 4 et 18.

glican, qui disait, dans un sermon prêché en 1795 devant l'Université de Cambridge :

« *Je crains fort que les États protestants n'aient sur cet article plus de reproches à se faire qu'ils ne le croient peut-être ; car toutes les productions impies et la plupart des immorales, qui ont servi si puissamment à produire l'apostasie de nos jours, ont été composées et imprimées dans des pays protestants*[1]. »

Et je finirai par le détestable Condorcet, qui n'a pas fait difficulté d'avouer que le calvinisme ne fut en quelque sorte que la préface de la révolution politique, et que *les peuples, éclairés sur les usurpations des papes, devaient bientôt chercher à l'être sur les usurpations des rois*[2].

[1] *A sermon preached before the University of Cambridge, on the 3th of mai* 1795, *by John Mainwaring, profess. in divin.* (Dans le *Critic review,* août 1795, p. 400.)

[2] Condorcet, *Esquisse d'un tableau du progrès de l'esprit humain,* in-8, p. 211.

Après des citations aussi décisives et toutes demandées à nos ennemis, il me sera bien permis de vous faire entendre la voix du plus grand de nos théologiens, de l'homme du monde, peut-être, qui a su le plus de choses, le père Pétau :

« *Le caractère distinctif,* dit-il, *de cette secte, née pour la ruine des rois et des États, est de haïr toute espèce de souveraineté*[1]. »

Vous croirez peut-être, Monsieur le comte, que je sors de mon sujet, et qu'il ne s'agit nullement de juger cette secte ; mais je puis avoir l'honneur de vous assurer qu'au contraire il s'agit très-fort de cela, et même qu'*il ne s'agit que de cela.*

Le calvinisme, fils aîné de l'orgueil, a déclaré la guerre à toute souveraineté, et toutes les sectes sont filles du calvinisme. La plus dangereuse est le jansénisme, parce qu'elle se couvre du

[1] *Dion. Petavii Dogm. theol.,* in-fol. Anvers, 1700 ; t. IV, *de Hierarchia,* p. 2.

masque catholique. Les autres sont des ennemis déclarés qui montent à l'assaut ouvertement; celle-là est une partie de la garnison révoltée qui nous poignarde par derrière, tandis que nous combattons bravement sur le rempart. Mais, enfin, toutes sont sœurs, et toutes ont le même père. Il n'y a donc plus qu'une secte composée de toutes les autres, amalgamées et fondues dans le calvinisme, car les différences de dogmes ont disparu. Toutes n'ont qu'un dogme, *c'est de n'avoir plus de dogmes*. Il n'y a rien de si connu que la réponse de Bayle au cardinal de Polignac : *Je suis protestant dans la force du terme, car je proteste contre toutes les vérités*. Voilà le dogme qui est devenu universel. Il fallait seulement ajouter : *Et contre toute autorité*. L'illuminisme d'Allemagne n'est pas autre chose que le *calvinisme conséquent*, c'est-à-dire débarrassé des dogmes qu'il avait conservés par caprice. En un mot, *il n'y a qu'une secte*. C'est ce qu'aucun

homme d'État ne doit ignorer ni oublier. Cette secte, qui est tout à la fois une et plusieurs, environne la Russie, ou, pour mieux dire, la pénètre de toute part, et l'attaque jusque dans ses racines les plus profondes. Elle n'a pas besoin, comme dans le seizième siècle, de monter en chaire, de lever des armées, et d'ameuter publiquement les peuples. Ses moyens de nos jours sont plus adroits: *elle réserve le bruit pour la fin*. Il ne lui faut aujourd'hui que l'oreille des enfants de tout âge et la patience des souverains. Elle a donc tout ce qu'elle désire. Déjà même elle a attaqué votre clergé, et le mal est plus grand peut-être qu'on ne le croit.

Dans un danger aussi pressant, rien n'est plus utile aux intérêts de Sa Majesté Impériale qu'une société d'hommes essentiellement ennemie de celle dont la Russie a tout à craindre, surtout dans l'éducation de la jeunesse. Je ne crois pas même qu'il fût possible de lui substituer avec

avantage aucun autre préservatif; car nulle association, et surtout nulle association cachée, ne peut être facilement combattue que par une autre. Cette société est le chien de garde qu'il faut bien vous garder de congédier. Si vous ne voulez pas lui permettre de mordre les voleurs, c'est votre affaire; mais laissez-le rôder au moins autour de la maison, et vous éveiller lorsqu'il sera nécessaire, avant que vos portes soient crochetées, ou qu'on entre chez vous par les fenêtres.

Quel aveuglement, Monsieur le comte, quelle inconséquence de l'esprit humain! Depuis trois siècles, il existe une société principalement dévouée à l'instruction de la jeunesse; qui délivre l'État d'un poids épouvantable en lui épargnant les frais de l'éducation publique; qui offre la science à la jeunesse et ses travaux aux gouvernements, sans autre prix que la satisfaction d'avoir rempli ses devoirs; qui crie sans cesse aux peu-

ples, mais surtout à cette jeunesse, si précieuse pour l'État :

La souveraineté ne vient point du peuple ; ou si elle en vient primitivement, dès qu'il l'a cédée, il n'a plus droit de la reprendre[1]. *Dieu lui-même en est l'auteur, et c'est à lui qu'on obéit dans la personne du souverain. Pour nulle raison on ne peut le juger, et pour nulle raison on ne peut lui désobéir, sauf le crime ; et s'il commande un crime, il faut se laisser tuer ; mais la personne du souverain est sacrée, et rien ne peut excuser une révolte.*

Il serait inutile de parler de la religion. La société de Jésus tient sans doute avec ardeur à la sienne, qui est presque la vôtre pour le dogme ; mais jamais on n'a accusé ni même soupçonné

[1] Suarez (Jésuite fameux, *en qui on entend toute l'école,* comme l'a dit Bossuet), *De leg.,* lib. III ; *De lege humana et civili,* cap. IV, § 6, *et in defensione fidei catholicæ adversus anglicanæ sectæ errores,* lib. III, cap. III.

les Jésuites de la plus légère indiscrétion contre les lois du pays, qu'ils vénèrent comme ils le doivent. Et l'on se défie de cette société, et l'on a peur qu'*elle se mêle de la politique!*

D'un autre côté, et depuis le même temps, il existe une société toute contraire, qui, par la bouche même de ses premiers patriarches et de ses membres les plus distingués, crie aussi sans relâche :

« De quelque manière que le prince soit revêtu « de son autorité, il la tient toujours *uniquement* « *du peuple,* et le peuple ne dépend *jamais* d'au- « cun homme mortel qu'en vertu de son consen- « tement[1].

« Tout pouvoir réside essentiellement dans le « peuple ; et si le talent ou la science de quelques

[1] Noodt, *Du pouvoir des souverains,* dans le recueil de diverses pièces importantes traduites ou publiées par J. Barbeyrac (réfugié), t. I, p. 41.

« hommes ont pu l'engager à leur confier un cer-
« tain pouvoir *à temps,* c'est au peuple qu'ils
« doivent rendre compte de l'exercice de ce pou-
« voir [1].

« Il n'y a et il ne peut y avoir aucune loi fon-
« damentale obligatoire pour le corps du peuple,
« pas même le contrat social : il a droit de les
« abroger toutes ; et si même il veut se faire du
« mal, personne n'a droit de l'en empêcher [2].

« Le peuple étant donc souverain, les gouver-
« nants ne sont que ses magistrats, et il peut
« changer le gouvernement quand il veut, et
« parce qu'il veut [3].

« On peut donc excuser jusqu'à un certain

[1] *Memoirs of the life of sir William Jones* (auteur du texte cité), *by lord Trignmouth.* London, 1806, in-4, p. 200.

[2] Rousseau, *Contrat social,* liv. II, chap. I, etc.

[3] Condorcet, esquisse citée, p. 243.

« point ceux qui firent le procès à Charles Ier, et « qui l'envoyèrent à l'échafaud [1].

« Les princes sont communément les plus « grands fous et les plus fieffés coquins de la « terre. On ne saurait en attendre rien de bon. « *Ils ne sont dans ce monde que les bourreaux de* « *Dieu, qui s'en sert pour nous châtier*. Puis- « qu'on punit les voleurs par la prison, les « meurtriers par l'épée, les hérétiques par le « feu, pourquoi n'emploierions-nous pas les « mêmes armes contre les apôtres de la corrup- « tion... contre ces pustules de la Sodome ro- « maine? Pourquoi ne tremperions-nous pas « nos mains dans leur sang?... Il n'y a plus

[1] *A Letter to a Nobleman containing considerations on the laws relatives to dissenters*, etc., *by a Layman*. London, Cadell, 1790, in-8. *N. B.* L'auteur est un homme d'État qui avait rempli de grandes places. (*London Review*, juin 1790.)

« d'autre remède à employer que d'attaquer par « la force l'Empereur, les rois et les princes [1].

« Être prince, et n'être pas un brigand, est « une chose presque impossible [2].

« Le meilleur gouvernement, le seul solide, « est le républicain. *Celui qui n'est pas repré-« sentatif n'est qu'une tyrannie* [3].

« Cette doctrine politique est celle de tous nos « docteurs [4].

[1] Luther, *Opp. lat.*, in-fol.; t. II, fol. 181, 182, 69.

[2] *Principem esse, et non esse latronem, vix est possibile.* Proverbe du même Luther. (Voy. *le Triomphe de la philosophie*, etc., t. I, p. 52.)

[3] Kant, *Essai philosophique sur un projet de paix perpétuelle*, cité par Masson (*Mém. secrets sur la Russie*, t. III, p. 356).

[4] Il faut avouer que la plupart des auteurs de la religion réformée qui ont fait en Allemagne des systèmes de la science politique, ont suivi les principes de Buchanan, de Junius Brutus et de leurs semblables. (Leibnitz, *Pensées*, t. II, p. 431.)

« Quant à la religion, c'est une question d'a-
« bord de savoir s'il existe véritablement un au-
« teur de tout ce que nous voyons [1].

« L'ordre qui se montre dans l'univers, ou « qu'on croit y apercevoir, ne prouve point qu'il « y ait un Dieu; il en est de même du consentement « de tous les hommes, car *rien de ce qui est hors* « *de nous n'est certain* [2].

« En tout cas, il n'y a pas moyen de prouver « par la raison qu'il n'y ait qu'un Dieu. L'unité « de dessein ne prouve rien, car elle pourrait fort « bien être l'ouvrage de PLUSIEURS DIEUX QUI SE- « RAIENT D'ACCORD [3].

[1] Discours de Kant à M. Karamsin. (V. les Voyages de ce dernier.)

[2] C'est un des principaux dogmes de Kant.

[3] Discours *qui a remporté le prix* de l'Académie de Leyde sur la question de savoir *si l'on peut prouver* par la raison qu'il y a un Dieu, et non plusieurs? par M. Wyttembach, Suisse réformé, professeur à Amster-

« D'ailleurs, cette unité prouverait tout au plus « qu'il n'y a qu'un Dieu dans le monde que nous « voyons, mais nullement qu'il n'y a pas d'autres « mondes qui ont chacun leur Dieu [1].

« Toutes les Églises se sont trompées, même « dans la morale, même dans le dogme ; ainsi « l'on n'est obligé d'en croire aucune ; ainsi il « n'y a d'autre règle que la parole de Dieu [2].

« Mais cette parole, chacun l'interprète sui- « vant sa conscience ; chacun a droit, PAR LA LOI « DE NATURE, de décider par lui-même quel parti « est le plus sûr dans une chose aussi sérieuse...

dam. Luxembourg, 1780, 1 vol. in-8. *N. B.* Le prix accordé à ce mémoire est extrêmement remarquable.

[1] Wyttembach, ibid. *Nihil aliud efficietur, nisi hunc mundum ab unico pendere et effectum esse Deo, non illud etiam non posse plures esse deos quorum quisque suum mundum habent.*

[2] *Confession de foi de l'Église anglicane*, imprimée partout.

« Si le souverain entreprend de contraindre ou « de gêner ses sujets sur ce point, ils ont droit de « lui résister les armes à la main, comme ils « auraient celui de défendre leur vie, leurs biens « et leurs libertés, contre un tyran [1].

« Ce n'est pas qu'il ne soit utile d'avoir des « confessions de foi, *pour le repos et la tran-* « *quillité publique, et pour maintenir la paix* « *extérieure;* mais, dans le fond, ce ne sont « point des professions de foi proprement dites; « car toute profession de foi n'est bonne que pour « le moment où on l'écrit (*sui temporis sym-* « *bolum*), et chaque article de foi peut être « changé suivant le temps et les circonstances [2]. »

[1] Barbeyrac, dans ses notes sur le *Traité des droits de la nature et des gens* de Puffendorff, liv. VIII, ch. VIII, § 5, note 7.

[2] Melanchton, *Epist. selectæ a Peucero ed.*, Ep. II, ad Lutherum, p. 3, 4; *Luthers altenb. werke*, t. VI, p. 1226. *Forma concordiæ*, p. 571, 651.

Et l'on n'a pas la moindre peur de ces dogmes, Monsieur le comte! et l'on ne se défie nullement de ceux qui les professent! et l'on ne soupçonne pas seulement qu'ils puissent *se mêler de politique!* et on leur confie sans balancer l'éducation de la jeunesse, c'est-à-dire la plus importante fonction de l'État, et l'espérance de la patrie! et sur leur compte il n'y a pas la moindre alarme! et le gouvernement ordonne que, dans l'institut destiné à fournir des professeurs à l'État, *la métaphysique sera enseignée suivant la méthode de Kant*[1]! et pour attirer des professeurs très-légitimement soupçonnés, et même convaincus de professer ses maximes, l'État est prêt à faire les plus grands sacrifices! Il jette l'argent à flots; il en a pour eux; il en a pour leurs femmes et

[1] V. le règlement de l'Institut pédagogique, dans le Journal de l'instruction publique (en Russie), n° 9, § 66.

leurs enfants; il en a pour leurs besoins; il en a pour leurs plaisirs! — En vérité, je doute que, dans l'histoire universelle, il y ait un autre exemple d'un tel aveuglement.

Et qu'on ne vienne point nous dire que ces dogmes sont surannés; ils sont, au contraire, plus vivants et plus actifs que jamais. Au seizième siècle, ils étaient enfants, et quelques pages du catéchisme sauvées de l'incendie leur en imposaient encore; aujourd'hui ils sont *adultes*, et n'ont plus de frein d'aucune espèce. *Cette épouvantable secte*, *qui s'appelle Légion*, n'a donc jamais été plus à craindre que dans ce moment, *surtout à cause de ses alliances*.

Cherchez donc aussi des *alliances* de votre côté, Monsieur le comte; le bon parti en a grand besoin, et j'ose vous assurer que le mauvais génie qui vous attaque n'a pas d'ennemis plus terribles pour lui et plus rassurants pour nous que l'illustre compagnie dont j'ai voulu vous entretenir

dans ces pages, consacrées bien moins à ses intérêts qu'à ceux de votre patrie, où la reconnaissance et l'attachement m'ont en quelque sorte naturalisé.

Il me reste, Monsieur le comte, à vous dévoiler en détail le nouveau moyen que des hommes non moins adroits que pervers mettent en œuvre, sans relâche, pour étouffer un enseignement qu'ils regardent comme le dernier obstacle à leurs projets dans ce pays. Ce sera le sujet d'une dernière lettre [1].

Je suis, etc.

Le comte JOSEPH DE MAISTRE.

[1] *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre*; 2 vol., chez A. Vaton, rue du Bac, 50.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

En vente à la même Librairie

LETTRES ET OPUSCULES INÉDITS du comte Joseph DE MAISTRE, précédés d'une notice biographique, par son fils, le comte Rodolphe DE MAISTRE, 2e édit. revue et augm. de nouvelles lettres 2 vol. in-8, br. 12 fr.
— Le même ouvrage, 2 vol. gr. in-18, br. 7 fr.

OUVRAGES DE M. AUGUSTE NICOLAS

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME. 4 vol. in-8°, br. 20 fr.
— Le même ouvrage. 4 vol. in-18, br. 14 fr.

LA VIERGE MARIE ET LE PLAN DIVIN, nouvelles études sur le Christianisme, première partie, grand in-18, br. 4 fr.
— Le même ouvrage, 1 vol. in-8°, br. 6 fr. 50 c.

LA VIERGE D'APRÈS L'ÉVANGILE, nouvelles études sur le Christianisme, 2e partie, 1 vol. gr. in-18, br. 4 fr.
— Le même ouvrage, 1 vol. in-8°, br. 6 fr. 50 c.

DU PROTESTANTISME ET DE TOUTES LES HÉRÉSIES, dans leur rapport avec le Socialisme, 2 vol. in-18, br. 7 fr.

ÉTUDE SUR MAINE DE BIRAN, d'après le journal intime de ses pensées, 1 vol. in-18, br. 2 fr.

OUVRAGES DU R. P. VENTURA

HOMÉLIES SUR LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, 2 vol. in-8, brochés, fig. 10 fr.

APOSTOLAT DE LA FEMME CATHOLIQUE, 2 vol. in-8, brochés, 2e édition, revue et augmentée. 12 fr.

NOUVELLES HOMÉLIES SUR LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, 1 vol. in-8. 4 fr.

ESSAI SUR L'ORIGINE DES IDÉES ET SUR LE FONDEMENT DE LA CERTITUDE, in-8, br. 4 fr.

ŒUVRES DE DONOZO CORTÈS, MARQUIS DE VALDEGAMAS, ancien ambassadeur d'Espagne près la cour de France, publiées par sa famille, précédées d'une Notice par Louis Veuillot, 3 vol. in-8, ornés d'un portrait, br. 18 fr.

ESSAI SUR LE CATHOLICISME, LE SOCIALISME ET LE LIBÉRALISME, par DONOZO CORTÈS, augmenté de Notes, par M. Melchior DU LAC, 1 vol. in-8, br. 6 fr.

GRANDES SCÈNES DE L'HISTOIRE MODERNE, par A. RODIÈRE, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, 1 vol. in-8, br. 5 fr.

HISTOIRE DE SAINT AUGUSTIN, par POUJOULAT, ouvrage couronné par l'Académie française. Deuxième édition, 2 vol. in-8, br. 10 fr.
— Le même ouvrage, 2 vol. grand in-18. 7 fr.

LA CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST, ou le dogme de l'incarnation, par l'abbé COMBALOT, 1 vol. in-18, 4e édition, br. 3 fr. 50 c.

LETTRES SUR BOSSUET ADRESSÉES A UN HOMME D'ÉTAT, par POUJOULAT. Deuxième édition, 1 vol. in-18, br. 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST, d'après les documents originaux, par le comte DE STOLBERG, traduit par l'abbé JAGER, 1 vol. in-18, troisième édition, br. 3 fr. 50 c.

PARIS. — IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER ET Cie
30, rue Mazarine.